ACQUÉRIR LA SAGESSE

LE POUVOIR TRANSFORMATEUR DE L'APPRENTISSAGE PAR LE SERVICE COMMUNAUTAIRE



SILVER DONALD CAMERON



LE POUVOIR TRANSFORMATEUR DE L'APPRENTISSAGE PAR LE SERVICE COMMUNAUTAIRE

SILVER DONALD CAMERON



THE J.W. MCCONNELL FAMILY FOUNDATION

LA FONDATION DE LA FAMILLE J.W. MCCONNELL

La fondation de la famille J.W. McConnell

1002 rue Sherbrooke Ouest, Bureau 1800 Montréal, Québec, Canada H3A 3L6 Téléphone : 514-288-2133

Courriel: information@mcconnellfoundation.ca

www.mcconnellfoundation.ca

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Cameron, Silver Donald, 1937-

Acquérir la sagesse : le pouvoir transformateur de l'apprentissage par le service communautaire

Traduction de: Getting wisdom. Comprend un index.

ISBN 978-0-9867125-1-7

- 1. Apprentissage par le service communautaire.
 - 2. Service social Étude et enseignement.
 - 3. Étudiants bénévoles en service social.
 - I. Fondation de la famille J. W. McConnell.

II. Titre.

LC220.5.C35814 2010 378.1'03 C2010-942264-3

La fondation de la famille J.W. McConnell, 2010.

Cette publication est autorisée sous un permis de Creative Commons.

Ce permis permet l'utilisation non commerciale de ce document, à condition que l'attribution soit accordée.

Écrit et diffusé en octobre 2010.

Photos fournies gracieusement par les partenaires régionaux de ASC Photos des pages 39 et 41 par Philippe Malchelosse de Point de Rue Traduction par Céline Peika



TABLE DES MATIÈRES

| Préface4 |
|---|
| 1. Qu'est-ce que l'apprentissage par le service communautaire? 6 |
| 2. Vancouver : l'Université et le YWCA |
| 3. Thunder Bay : l'Université et l'approvisionnement alimentaire 24 |
| 4. Trois-Rivières : l'Université de la rue |
| 5. L'avenir de l'université43 |
| Remerciements et l'auteur |

PRÉFACE

Au cours des cinquante dernières années, La fondation de la famille J.W. McConnell a beaucoup investi dans l'enseignement supérieur au Canada, surtout sous forme de dons matériels et de bourses. Ces dernières années, préoccupée par la possibilité que les universités ne répondent pas adéquatement aux besoins des étudiants, surtout au premier cycle, elle a remplacé ses investissements en capital par des subventions plus ciblées.

Au milieu des années 1990, la fondation a lancé un programme, accessible par concours, pour soutenir l'innovation dans les universités canadiennes. Un des projets, proposé par l'Université St. Francis Xavier à Antigonish, consistait à engager les étudiants dans des activités communautaires. Il a suscité l'intérêt de la fondation, car il semblait s'attaquer à plusieurs besoins : il permettait aux organismes communautaires d'accéder au capital intellectuel qui se trouvait souvent à proximité mais hors de portée; il permettait aux étudiants d'utiliser leurs connaissances nouvellement acquises pour résoudre de vrais problèmes; et il avait le potentiel nécessaire pour créer des liens plus étroits entre les établissements universitaires et l'ensemble de la communauté, afin de mieux servir le bien commun.

En 2004, la fondation lançait un appel de propositions pour le Programme d'apprentissage par le service communautaire, comme il a finalement été baptisé, qui a reçu une réponse massive. Elle a financé une douzaine d'universités, et de nombreux établissements n'ayant pas reçu de subventions ont aussi créé des programmes avec leurs propres ressources. Avec sa verve et son immédiateté caractéristiques, Silver Donald Cameron raconte l'histoire de plusieurs de ces initiatives de collaboration. L'enthousiasme avec lequel les étudiants et les membres du corps professoral ont embrassé l'expérience de transposer dans le monde les « connaissances acquises en classe » laisse penser que cette forme d'apprentissage appliqué est ici pour rester. C'est un élément dans le mouvement plus vaste vers la collaboration, illustré par le programme Alliances de recherche universités-communautés (ARUC) du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et ses subventions pour la Mobilisation des connaissances.

Les universités ont toujours eu de la difficulté à trouver un équilibre entre leur liberté de poursuivre la quête du savoir et d'encourager la pensée critique, et le besoin de prouver leur valeur pour la société qui les soutient – en d'autres termes, ne pas correspondre à l'image stéréotypée de « tours d'ivoire » (Avec le temps, nous en sommes venus à regretter notre utilisation du terme *service*, car chez certains il renforçait la notion erronée que les avantages circulaient à sens unique, de l'université à la communauté, alors que l'expérience a montré que c'est très souvent l'université, tant le corps professoral que les étudiants, qui bénéficie disproportionnellement.)

Nous, de la fondation, croyons qu'en ces temps difficiles tous les Canadiens doivent apporter leur contribution pour que notre société demeure dynamique et prospère. Mobiliser des étudiants, de professeurs et des membres de la communauté pour marier le savoir, l'expérience et l'engagement à résoudre des problèmes locaux peut se révéler avantageux pour tous. Comme l'écrit Judith Ramaly dans *Higher Education for the Public Good* (Jossey-Bass, 2005), « Le défi posé par l'engagement est de concilier vie et travail – dans la vie de nos étudiants et de nos professeurs, dans le travail collectif de nos institutions et dans la dynamique de nos relations avec la communauté en général... Le véritable engagement offre la possibilité de faire l'expérience de l'apprentissage en compagnie d'autrui dans une situation où l'apprentissage comporte des conséquences et où les personnes jouissent de respect et ont une voix... Dans une institution engagée, l'éducation idéale repose entre les deux pôles de l'expérience et du dessein, de la pensée et de l'action, de la réalisation de soi et de la responsabilité sociale. »

Les meilleurs exemples d'initiatives d'apprentissage par le service communautaire en cours au Canada, incluant celles que décrit Silver Donald Cameron dans ces pages, démontrent comment cet engagement peut mobiliser le savoir, contribuer à la résolution de problèmes et créer des citoyens responsables.

Tim Brodhead, Président-directeur général, La fondation de la famille J.W. McConnell

1. QU'EST-CE QUE L'APPRENTISSAGE PAR LE SERVICE COMMUNAUTAIRE?

« Qu'est-ce que l'apprentissage par le service communautaire? Siu-Kae Yeong réfléchit. Selon moi, c'est un moyen très efficace d'amener les étudiants à répondre à la question : Quel rôle vais-je jouer dans le monde! Quels genres de choses sont vraiment importantes pour moi – et pour le monde? »



Née en Malaisie, Siu-Kae Yeong émigre à Vancouver à 17 ans. Elle s'inscrit à l'Université de Colombie-Britannique (UBC), où elle obtient un diplôme en génie et un autre en littérature anglaise. Elle séjourne aussi quatre mois en Angleterre pour étudier la technologie biomédicale à Oxford. Cette expérience la motive à entreprendre des études de médecine afin de réaliser son profond désir de « créer un changement positif dans le monde ». De retour à UBC pour une année d'études

préparatoires avant d'entrer en médecine, elle trouve le temps de participer au projet Learning Exchange de UBC dans le Downtown Eastside et de faire du bénévolat à la fois dans un établissement de soins palliatifs du centre-ville et comme mentor auprès d'étudiants en génie.

Learning Exchange explorait alors ce qu'on appelait « apprentissage par le service communautaire » (ASC), qui aidait les étudiants à enrichir leur apprentissage en participant à une initiative de collaboration étroite, et propice à la réflexion, entre des établissements d'enseignement et des organismes communautaires. Siu-Kae défend

l'idée auprès de la Faculté d'ingénierie et agit comme co-mentor pour deux de ses premiers projets ASC. Ensuite, étudiante en médecine et inspirée par l'expérience ASC, elle cofonde la UBC Students' Global Health Initiative, programme d'éducation sur la santé dans le monde dirigé par des étudiants qui, jusqu'à présent, a mobilisé 500 étudiants de UBC et fonctionne en Uganda, au Kenya, en Inde et au Honduras avec un budget de 100 000 \$.

L'apprentissage par le service communautaire, selon ses partisans, est libérateur, révolutionnaire, grisant. Il transformera le système universitaire, façonnant une toute nouvelle approche de l'enseignement et de l'apprentissage. C'est le précurseur d'un modèle innovateur, intégratif d'enseignement supérieur qui concrétisera l'unité du savoir et de l'expérience.

L'apprentissage par le service communautaire, disent ses détracteurs, est une mode, il est éphémère et non structuré. Il érode les normes universitaires en estompant les distinctions entre l'étude universitaire rigoureuse et un bénévolat bien intentionné mais mou intellectuellement. Loin de représenter une nouvelle synthèse du savoir et de l'expérience, l'ASC est affreusement subjectif et repose sur une compréhension faussée de la nature du savoir.

L'apprentissage par le service communautaire, comme le définit l'Alliance canadienne pour l'apprentissage par le service communautaire, est « une démarche pédagogique qui intègre des expériences de service communautaire à des activités d'apprentissage planifiées. Dans les projets ASC efficaces, des membres à la fois d'établissements d'enseignement et d'organismes communautaires travaillent de concert à l'obtention de résultats mutuellement avantageux. »

L'apprentissage par le service communautaire, de dire Laura Janara, est une expérience... bouleversante. Et stimulante. Et puissante. Elle entraîne les enseignants très loin de leur zone de confort.

Laura Janara, Ph.D., enseigne la théorie politique à UBC. Un de ses cours, intitulé Political Theory and Non-Human Life, explore les relations humaines avec d'autres formes de vie, notamment les animaux et les végétaux. En 2009, avec l'aide de Susan Grossman de UBC Community Learning Initiative, elle se lance dans l'ASC, axant son enseignement sur Burns Bog, une tourbière unique en son genre de 40 kilomètres carrés au sud-est de Vancouver menacée par un projet d'autoroute. Celle-ci abrite un grand nombre de plantes et d'animaux rares et joue un rôle d'une importance disproportionnée dans l'élimination du dioxyde de carbone qui pollue l'air de la ville.

En plus des habituelles lectures et discussions en classe, le cours offrait aux étudiants plusieurs formes d'engagement communautaire. Ceux-ci pouvaient monter des stands sur la tourbière et les présenter à la Journée internationale d'action contre le changement climatique. Ils pouvaient organiser un forum sur le campus ou une activité bénéfice ou encore sensibiliser d'autres groupes communautaires. Leurs lectures portaient sur la foresterie, la chasse à la baleine, l'élevage du bétail destiné à l'abattage, le contrôle des semences par les entreprises et la capacité cognitive des animaux. Elles avaient pour but de développer un ensemble de concepts critiques que les étudiants pourraient appliquer dans leurs activités de service communautaire, alliant ainsi intervention et réflexion critique.

Au fil des semaines, Laura Janara devenait plus nerveuse. La stratégie fonctionnait-elle? ou la classe incubait-elle un désastre? Elle n'aurait su le dire.

« Je n'ai jamais su dans quelle mesure ils établissaient ces liens – mais leurs activités communautaires se sont révélées absolument merveilleuses, dit-elle. Les étudiants y ont investi tellement d'efforts et de temps, tellement de réflexion et de créativité. Ils se sont passionnés pour ces questions – et ont affirmé qu'une nouvelle perspective sur le monde s'ouvrait à eux. »

Leur dernier travail était un exercice de réflexion où ils faisaient le lien entre des concepts théoriques et l'expérience vécue d'une activité politique – et là, dit-elle, « chacun de ces 18 étudiants a fait un travail incroyable. Ils avaient effectivement compris – ils en étaient tout émus! Ils avaient très bien saisi ce que l'expérience leur

avait enseigné, de même que la difficulté de s'opposer aux forces dominantes dans le monde et l'importance de tenter de s'engager dans une lutte politique.

« Comme professeure, ma responsabilité première, telle que je la comprends, est de stimuler et d'élargir les horizons des citoyens – et c'est ce qui s'est produit dans cette classe. »

L'ASC, fait-elle remarquer, exige du corps professoral qu'il accepte en classe une certaine dose de hasard, d'imagination, de lutte et de résistance. L'expérience l'a revigorée en tant que professeure, a chassé sa sensation d'épuisement professionnel et élargi sa réflexion sur la pédagogie – mais l'absence de contrôle a créé chez elle un profond malaise.

« Le but est certainement d'élargir les horizons, mais la méthode radicale de l'ASC me perturbait tout à la fois, avoue-t-elle. Les étudiants sont beaucoup plus courageux que les professeurs. Ils ont tout naturellement embarqué. » Elle a découvert que l'ASC inverse les relations dans une salle de classe en traitant les étudiants comme des participants actifs dans la construction de leur propre éducation et non comme des récepteurs passifs de portions d'information surgelées instantanément et réchauffables. Cette démarche tient pour acquis que l'expérience est une compagne essentielle de l'analyse. Elle infirme les hypothèses classiques sur la manière dont se forme le savoir, sur qui le contrôle et sur ce que peut être son objectif.

Bouleversant. Mais, grâce à l'ASC, ses étudiants ont acquis une compréhension de la théorie politique qu'ils ne perdront jamais.

L'apprentissage par le service communautaire, selon le US National Service-Learning Clearinghouse, « allie des objectifs de service à des objectifs d'apprentissage, afin que l'activité produise un changement à la fois chez le bénéficiaire et chez le fournisseur du service. Ce but est atteint en associant des tâches de service à des possibilités structurées qui font le lien entre la tâche et l'autoréflexion, la découverte de soi et l'acquisition ainsi que la compréhension de valeurs, de compétences et de savoir. »

Comme le montre cette formulation un peu maladroite, il n'est pas facile de définir ce qu'est en réalité l'apprentissage par le service communautaire. L'ASC n'est pas un des modes d'interaction classique de l'université avec la communauté – quoiqu'il puisse en partager certaines qualités. Il ne s'agit pas de placements coop, de jumelage/observation ou de recherche. Non plus que de travaux pratiques, de stages ou d'enquêtes. Comme certains de ces autres modes, l'ASC vise à enrichir l'apprentissage de l'étudiant en combinant le travail en classe et une bonne expérience sur le terrain – mais l'ASC étend son filet beaucoup plus loin et prend de multiples formes.

Dans ses versions plus prosaïques, il est vrai que l'ASC diffère peu de, disons, les placements coop. L'université place des étudiants dans des organismes communautaires en présumant qu'ils apprendront quelque chose tout en apportant une contribution utile aux activités des organismes. Les rapports du corps professoral avec l'organisme sont distants et formels et se font souvent par l'intermédiaire du personnel. L'organisme communautaire participe grandement parce qu'il croit en l'importance de l'exercice pour les étudiants et non parce qu'il s'attend à un avantage significatif pour son personnel ou sa clientèle. Il n'y a pas d'évaluation ni de suivi et le professeur ne voit aucun impact sur ses habitudes ou ses méthodes d'enseignement du fait de sa participation à l'ASC.

Dans *The Unheard Voices: Community Organizations and Service Learning*, Randy Stoeker et Elizabeth Tryon font ressortir le « modèle caritatif » sous-jacent à de nombreux programmes ASC, « où les personnes avec plus de pouvoir – qui se perçoivent comme ayant un savoir et des compétences plus étendus – "aident" ceux qui ont moins de pouvoir, ceux qu'ils perçoivent à tort comme ayant moins de connaissances et de compétences ». Curieusement, ce modèle se fonde non pas sur une vérité avérée mais sur des hypothèses. C'est présumer que le savoir est le propre de l'université et qu'il est transmis principalement du corps professoral aux étudiants et, par leur entremise, à la communauté, avec un léger retour à l'étudiant. C'est présumer que même un étudiant de premier cycle, sans expérience, apportera une contribution d'une certaine valeur professionnelle à un organisme communautaire établi aux prises avec des problèmes aussi complexes que la pauvreté, l'itinérance, la toxicomanie et la maladie mentale.

Ainsi, des étudiants ont par exemple été affectés à un refuge pour femmes battues d'une ville des Prairies pour accomplir les 20 heures exigées par leur programme ASC. Or, le règlement du refuge exige que toute personne entrant en contact direct avec les résidentes suive une formation de 16 heures fournie par le refuge. Par conséquent, le placement accapare 16 heures du temps du personnel en échange de quatre heures de travail fournies par les étudiants. Au lieu d'accroître la capacité du refuge de servir sa clientèle, les placements étudiants ont en fait ponctionné les ressources de l'organisme. Comme il fallait s'y attendre, la direction du refuge hésite maintenant beaucoup à accepter d'autres placements ASC.

Cette situation ressemble à un style courant de recherche universitaire où les chercheurs effectuent des études dans la communauté puis se retirent pour rédiger des articles destinés à des revues évaluées par des pairs — et ne partagent jamais leurs résultats avec les communautés hôtes. Comme l'a remarqué amèrement un militant, ce type de recherche n'est rien de plus que l'exploitation du savoir communautaire pour servir les intérêts professionnels du chercheur. Il ne faut pas s'étonner que plusieurs communautés aient fermé la porte à tous les chercheurs universitaires.

De plus, ce type de relation ne tient pas compte de la possibilité que l'université et son corps professoral puissent, à leur tour, apprendre de la communauté. Dans un exemple probant, un étudiant de premier cycle intéressé par la pauvreté en milieu urbain est envoyé en placement ASC dans le Downtown Eastside de Vancouver. Son professeur, formé aux États-Unis, lui avait enseigné que les grands problèmes des quartiers urbains défavorisés étaient la violence armée, les guerres entre gangs de rue et les tensions entre noirs et blancs. Mais ce n'est pas du tout le cas dans le Downtown Eastside. Les organismes communautaires locaux en savent beaucoup plus que « l'expert » sur la pauvreté à Vancouver.

En fin de compte, l'objectif de l'ASC est une tâche presque impossible, celle de répondre aux besoins d'au moins cinq participants simultanément : les étudiants, le corps professoral et les universités, d'une part, et les organismes communautaires et leurs clients, d'autre part.

Par exemple, si un étudiant en sociologie effectue un placement dans un centre de services d'aide aux toxicomanes, l'expérience devrait enrichir sa compréhension à la fois des organismes de services sociaux et de la toxicomanie. Son travail au centre devrait aussi ajouter de la valeur à l'organisme et le test de cette valeur serait sûrement que l'organisme est en mesure de mieux servir sa clientèle.

Quand l'étudiant, de retour à l'université, présente un rapport habituellement sous la forme d'un essai contenant ses réflexions, il est probable que le professeur tire des enseignements aussi. L'effet cumulatif de cette rétroinformation de l'étudiant amène tôt ou tard le professeur à comprendre différemment la matière qu'il enseigne et influe ainsi sur la manière dont il structurera ses cours et les présentera aux futurs étudiants. Cette nouvelle compréhension – qui, en réalité, est inspirée par la communauté – pourra même stimuler un projet de recherche.

Si le projet ASC change ainsi l'enseignement et la recherche du professeur, et si l'expérience a montré que le savoir peut circuler de la communauté à l'université et inversement, alors l'université en soi a subi un changement, si minime soit-il.

Toxicomane – centre d'aide aux toxicomanes – étudiant – professeur – université : cinq participants. Et chacun tire profit de l'expérience de l'apprentissage par le service communautaire.

L'ASC varie énormément d'un cours à l'autre, d'un campus à l'autre et d'une année à l'autre. Il a une longue histoire aux États-Unis, où il compte parmi ses partisans Campus Compact. Cette coalition nationale réunit plus de 1 100 présidents de collèges et d'universités qui s'emploient à promouvoir le service communautaire, l'engagement civique et l'apprentissage par le service communautaire dans l'enseignement supérieur. Leurs établissements comptent 6 millions d'étudiants.

Au Canada, l'ASC a fait son apparition à l'Université St. Francis Xavier, à Antigonish (Nouvelle-Écosse). C'est une professeure de psychologie, Ann Bigelow, Ph.D., qui a introduit le concept à StFX (comme on appelle communément l'établissement). Mme

Bigelow, coordonnatrice actuelle du programme ASC à StFX, avait une belle-sœur qui enseignait au Gettysburg College, en Pennsylvanie. Gettysburg offrait l'ASC « immersion » — séjours d'une semaine durant la relâche printanière pendant lesquels étudiants et professeurs réalisaient des projets dans des villages du Tiers Monde.

Mme Bigelow s'est rendue au Nicaragua et en Jamaïque avec des groupes ASC de Gettysburg et l'expérience l'a convaincue. StFX possède une remarquable tradition

d'approche communautaire, d'extension de services à la communauté, mais rien dans son programme de premier cycle n'exprimait ces valeurs. Rassemblant des collègues intéressés, Ann Bigelow a réussi à réunir les fonds nécessaires à la création d'un poste de coordonnateur à temps partiel et elle a simplement lancé le programme. En 1999, celui-ci a recu une subvention de La fondation de la famille J.W. McConnell pour étendre son action.



À Edmonton, pendant ce

temps, la professeure de sociologie Sara Dorow, Ph.D., réfléchissait à son expérience ASC durant ses études de cycle supérieur à l'Université du Minnesota. Pourquoi ne pas introduire l'ASC à l'Université de l'Alberta? À Vancouver, Margo Fryer, Ph.D., dirigeait le programme d'extension des services de UBC dans le Downtown Eastside. Et d'autres personnes aussi, dans tout le pays, s'intéressaient à l'ASC – à Guelph, Trent, Memorial et ailleurs. Elles ont commencé à partager de manière informelle des histoires et des outils et en peu de temps elles avaient formé un réseau ad hoc. En 2002, elles se sont

rassemblées à l'Université de Guelph pour un symposium national sur l'ASC. L'année suivante, elles se sont réunies de nouveau, à UBC cette fois, afin d'établir un comité de direction pour un nouvel organisme, l'Alliance canadienne pour l'apprentissage par le service communautaire, ou ACASC.

La fondation de la famille J.W. McConnell observait ces développements avec grand intérêt. Le mandat de la fondation consiste, entre autres, à soutenir les avancées en éducation qui « favorisent l'engagement citoyen et contribuent à créer des communautés résilientes » et aussi qui rapprochent les universités de la vie communautaire. En 1998, ses administrateurs ont approuvé un appel de propositions d'innovations dans l'enseignement supérieur et une des 16 propositions retenues a été le programme ASC de StFX. En 2004, l'ancien recteur de McGill, M. Bernard Shapiro, Ph.D., a étudié les résultats des 16 projets et émis l'opinion que les subventions auraient peut-être pu avoir plus d'impact si la fondation s'était concentrée sur une ou deux des approches les plus réussies.

« Si nous avons choisi l'ASC, c'est à cause de l'orientation générale de la fondation, de l'approche fondée sur les atouts communautaires préconisée par John McKnight et, évidemment, de la subvention déjà accordée à StFX », de dire Tim Brodhead, président-directeur général de la fondation. Celle-ci a approuvé un financement de cinq ans pour soutenir l'ACASC et a aussi lancé un appel de propositions ASC à l'intention d'universités canadiennes. Près de 40 % des établissements universitaires du Canada ont répondu et cinq projets ont été choisis : ceux de StFX, Nipissing, Trent, l'Université de l'Alberta et l'Université du Québec à Trois-Rivières. Après un deuxième concours, en 2005, la fondation a accordé du financement à cinq autres universités : Lakehead, Laurier, Ottawa, Sherbrooke et l'Université de Colombie-Britannique.

Stimulées par ces développements, de nombreuses universités qui n'avaient pas gagné l'appui de la fondation ont néanmoins mis sur pied un programme ASC, de sorte qu'environ 30 établissements canadiens offrent maintenant une forme d'ASC. Le financement s'appliquait spécifiquement à l'ASC « inclus dans le programme d'études » – des programmes intégrés à des cours donnant droit à des crédits, contrairement à l'ASC « immersion » – des programmes comme ceux qui avaient tellement influencé Ann Bigelow. L'ASC immersion est loin d'avoir rendu son dernier souffle pour autant.

StFX a récemment offert des expériences en immersion dans des endroits exotiques et pauvres comme la Roumanie et le Guatemala, de même que dans le quartier centre de Toronto. L'Université de l'Alberta a organisé des expéditions à la ville de Fort McMurray en proie à des troubles.

De nos jours, l'apprentissage par le service communautaire au Canada est une immense toile sur laquelle des professeurs novateurs, des étudiants motivés et des organismes communautaires créatifs peignent ensemble un éventail d'images colorées. Correctement utilisé, l'ASC constitue un moyen transformateur et inclusif d'étendre et d'approfondir l'expérience éducative. Ce pourrait même être un nouveau modèle d'éducation, mieux adapté à une société postindustrielle de plus en plus fluide, dynamique et troublée.

De beaux mots. Comment se traduisent-ils en pratique?

2. VANCOUVER : L'UNIVERSITÉ ET LE YWCA

Devant le sol encore nu, Ted Cathcart regarde le jardin qu'il aime — les coins pour le chou et les épinards et les concombres, les treillages pour les framboises, une parcelle pour les fines herbes, un mur près duquel pousseront framboisiers et mûriers. « Si vous voulez planter des arbres fruitiers ici, dit-il, il faut le faire en espalier, les attacher aux murs et aux clôtures, en deux niveaux parce que le sol est trop mince pour accueillir les racines profondes qui normalement supporteraient l'arbre. »



Ce n'est qu'une des contraintes imposées par le fait que toutes ces plantes produisent feuillage, fleurs et fruits cinq étages au-dessus de la circulation assourdissante du centre-ville. Nous sommes sur le toit du YWCA de Vancouver, entouré par des gratte-ciel de verre et de béton.

Ted Cathcart est le gestionnaire des installations du YWCA et il a un budget pour ce jardin – mais il ne l'utilise jamais. Tous ceux qui montent sur ce toit sont des bénévoles : le

personnel du Y, certains de ses clients et des employés de bureau qui, en revenant du travail, s'arrêtent une heure pour donner un coup de main. Et Ted Cathcart lui-même.

Le contingent de bénévoles comprend aussi des étudiants de l'Université de Colombie-Britannique qui, chaque année, y réalisent des projets dans le cadre de leur programme d'études. De futurs ingénieurs civils, par exemple, ont conçu et bâti les treillis pour le sol mince et les tables de travail mobiles qui permettent aux personnes handicapées d'apporter leur contribution en fauteuil roulant. Pour leur part, les étudiants en *Land*

and Food Systems ont fait des recherches sur les cultures qui conviendraient et sondé les bénéficiaires pour connaître leurs besoins et leurs désirs. En 2009, le petit jardin en terrasse a produit 560 kilogrammes de fruits, légumes et fines herbes frais. La récolte a été distribuée aux femmes démunies dans le cadre du programme hors site du YWCA à Crabtree Corner, au cœur de Downtown Eastside, statistiquement le quartier le plus pauvre du Canada.

« La nourriture est extrêmement importante ici », dit Nancy Cameron, directrice de Crabtree Corner qui fournit de l'hébergement, un service de garde d'enfants, du counselling et bien d'autres services à des femmes défavorisées et à leur famille. « Nous nourrissons 200 personnes chaque jour et nous sommes constamment en train d'acheter des vivres. L'alimentation est un problème vital pour nos familles aussi. Quel que soit votre talent pour établir un budget, si vous vivez de l'aide sociale, vous n'avez pas assez d'argent pour manger. » Les fruits et légumes frais, croquants, qui proviennent du jardin en terrasse sont comme une injection de capital pour Crabtree Corner – et une injection de plaisir pour ses clientes. « Oh oui, dit une femme, radieuse. Pendant mon enfance à la campagne, c'est le goût qu'avaient les aliments. »

D'autres groupes d'étudiants de UBC réalisent un ensemble de projets ASC entièrement différents pour Crabtree Corner.

« Il y a ici trois projets ASC en cours, signale Nancy Cameron. L'un est une étude sur l'obésité chez les enfants. Nous avons constaté que l'obésité est un problème, mais nous n'avons pas la capacité d'effectuer des recherches sur le sujet. » Mais les étudiants, eux, le peuvent – et établir le plan de recherche, le présenter au comité d'éthique, effectuer l'étude et analyser les résultats est une riche expérience éducative.

Dans le deuxième projet pour Crabtree Corner, des étudiants en diététique travaillent avec des grands-parents autochtones qui se retrouvent à élever de jeunes enfants. Souvent ces bébés souffrent de divers troubles causés par l'alcoolisation fœtale et, pour leur part, de nombreux grands-parents, qui sont dans les 60 ou 70 ans, ont des problèmes de santé liés à l'alimentation, comme le diabète. Les étudiants ont pour

tâche d'aider les grands-parents à améliorer leur alimentation et celle des tout-petits en utilisant comme laboratoire la cuisine industrielle de Crabtree.

Jumeler des étudiants et des grands-parents ne va pas toujours de soi.

« Quand je rencontre les étudiants avant le projet, je leur parle du profil démographique de nos clientes, confie Nancy Cameron. Je leur rappelle qu'ils ne peuvent pas dire tout simplement "Allez donc dans un magasin d'aliments biologiques". Ces femmes n'ont pas l'argent pour acheter ce type de produits. Il faut le comprendre. Vous ne pouvez pas parler d'aliments qu'elles ne pourront jamais se procurer, d'aliments qu'on ne trouve pas dans une banque alimentaire. Cela constitue tout un apprentissage pour les étudiants. Ils doivent arriver à saisir exactement ce que c'est que d'être pauvre. »

Dans un troisième projet, plusieurs étudiants en ergothérapie travaillent comme bénévoles avec un groupe de familles, les samedis — « une simple présence, aider l'animateur auprès des familles. Ils mangent ensemble puis tout le groupe va faire une activité à l'extérieur. C'est très informel, mais de puissantes interactions se créent avec les familles. »

À Crabtree Corner, des étudiants en génie ont aussi réalisé de petits projets de construction. De plus, un programme de nutrition conçu plus tôt dans le cadre d'un autre projet ASC est encore géré bénévolement par des étudiants. Un autre groupe de futurs ergothérapeutes a même animé, pour le personnel de Crabtree, un atelier sur l'autogestion de la santé et l'épuisement professionnel – un sujet d'un intérêt brûlant. Comme Crabtree Corner n'a pas de budget pour le perfectionnement professionnel, l'atelier a été une contribution unique et importante.

« Cet atelier a été un tel succès! de dire Nancy Cameron. Il était bien documenté, bien organisé, interactif et amusant – et c'était gratuit! »

Par ricochet, les étudiants découvrent des choses remarquables sur la nature et l'appropriation du savoir.

« Nous côtoyons un grand nombre de femmes très brillantes dont l'apprentissage s'est fait par d'autres moyens, explique Nancy. Ces femmes ont l'habitude de révéler leurs

secrets les plus intimes, les plus noirs, les plus lourds. Oui, j'ai bu et je me suis droguée. Oui, mes enfants ont été arrêtés par la police. Oui, je vis une relation violente. Elles sont prêtes à faire ce qu'il faut pour s'en sortir. Par contre, dans des quartiers plus riches, les personnes ont une telle honte en pareils cas, elles ne veulent tellement pas en parler qu'elles se coupent de tout soutien.

« C'est à la fois renversant et une leçon d'humilité pour moi de voir ces femmes parler très franchement, très honnêtement, convaincues qu'en révélant leurs problèmes

elles sont plus susceptibles d'obtenir de l'aide. Elles ont recours à des ressources communautaires pour se renseigner – groupes d'éducation familiale, cuisines communautaires, lectures et réflexions, échanges. C'est un apprentissage très expérientiel, de première main. Ces femmes veulent se reprendre en main. Elles veulent être de bonnes mères. Elles veulent être en santé, c'est important pour elles. Elles tiennent à ce que leurs enfants s'alimentent correctement. Elles connaissent la valeur de



l'exercice. Elles savent que leur consommation d'alcool passée a causé des problèmes à leur enfant et elles sont très motivées à apprendre ce qu'il faut faire pour assurer une meilleure vie à leur progéniture.

« C'est toute une révélation pour certains étudiants. Ils sont surpris de découvrir ce qu'une personne peut savoir des protéines, des gras trans ou du tofu – mais les femmes fréquentent les banques alimentaires, où se trouve un ou une nutritionniste. Il y a beaucoup d'éducation dans cette communauté, un grand nombre de personnes qui partagent leurs connaissances. Et le partage du savoir renforce l'autonomie. »

Crabtree Corner tend à transformer les étudiants. Ceux-ci modifient leur perception des personnes aux prises avec la pauvreté ou l'alcoolisme, abandonnées, itinérantes, toxicomanes ou qui font le commerce du sexe. Ils voient la société qui les entoure à travers des lentilles différentes.

« La réputation de Downtown Eastside est tellement épouvantable, vous savez, dit Nancy Cameron, mais je dirais que 95 % des étudiants finissent par dire "Mon dieu, ce n'est pas si terrible" ou "C'est une communauté fantastique". L'expérience réfute vraiment nombre de stéréotypes sur la communauté et ses membres. »

Tant à Crabtree qu'au jardin en terrasse, les étudiants ont apporté une aide précieuse – mais Ted Carthcart se souvient que la relation avec l'Université a demandé certains ajustements.

« Les premières années, nous avons frôlé le désastre, dit-il. Si mes propres ingénieurs avaient construit le composteur, ils auraient mis trois ou quatre heures à deux. Cependant, il a fallu la présence de deux personnes, plus la mienne, pour superviser les étudiants pendant trois jours, sans oublier le temps nécessaire à rassembler les matériaux — un coût exorbitant en termes de notre temps. Mais j'ai soutenu le projet parce que je croyais vraiment aux initiatives d'apprentissage par le service communautaire. »

Le problème était dû en partie au moment choisi et à la gestion. Les étudiants n'avaient pas de chef d'équipe; il leur a fallu visiter le site, créer le design puis le critiquer, et concrétiser le projet – le tout en 20 heures réparties en janvier et février. Quand un changement a permis de concevoir les projets en automne et de les réaliser en hiver, le programme a commencé à montrer sa pertinence. Depuis, affirme Ted, « l'amélioration est constante. Le professionnalisme des étudiants croît d'année en année et ce que nous en avons tiré, comme organisme hôte, ce sont des projets qui cadrent beaucoup mieux avec nos attentes. »

Susan Nesbit, Ph.D., est la professeure de génie civil dont les étudiants travaillent avec le YWCA - et elle n'hésite pas à avouer que ceux-ci ne sont pas les seuls à avoir appris, elle aussi. Alors qu'elle était chargée d'un cours sur la technologie et la société, en 2006, elle a répondu à un appel de propositions ASC lancé par la directrice de UBC

Community Learning Initiative, Margo Fryer. Elle se doutait que l'ASC offrirait de réels avantages sur le plan pédagogique et croyait que les étudiants devraient « donner quelque chose en retour » à la communauté qui les soutenait.

La formation des ingénieurs, dit-elle, a peu changé depuis la Deuxième Guerre mondiale et, de nos jours, ses méthodes et ses objectifs sont remis en question. Le modèle classique est enraciné dans la science et l'analyse et répugne à aborder l'éthique et les valeurs, mais cette position n'est plus viable. Elle cite le critique en matière d'éducation David Orr affirmant que la plupart des grands problèmes de l'humanité sont liés à la science et à la technologie et que la majorité ont été créés par des personnes ayant une formation universitaire. Il faut donc que les ingénieurs acquièrent une meilleure compréhension du contexte dans lequel ils travaillent, de la manière dont les décisions sont prises, des objectifs sociaux visés et ainsi de suite.

Margo Fryer et elle ont par conséquent développé des cours qui ont permis aux étudiants de cycles supérieurs en planification communautaire et régionale de Margo de diriger des équipes d'étudiants de premier cycle dans la réalisation de vrais projets pour de vrais clients et de réfléchir à leur expérience. Les clients étaient le Jardin chinois Dr Sun Yat-Sen et le Telus World of Science, le centre des sciences de Vancouver, ainsi que le YWCA. Au début, la composante ASC était clairement un gruge-temps, contraignante et expédiée rapidement. Mais elle s'est avérée une puissante expérience d'apprentissage pour tous les intéressés – et les étudiants ont adoré.

Maintenant, les étudiants de Nesbit voient leur cours comme étant essentiellement de l'ASC, le matériel de cours classique étant simplement un enrichissement. Leur enthousiasme ne faiblit pas. À l'automne, ils s'inscrivent en ligne pour des placements bénévoles dans la communauté – et les placements les plus attrayants sont enlevés dans les 45 secondes de l'ouverture du site web. Pendant la session d'automne, les équipes d'étudiants rencontrent les clients, étudient leurs besoins et développent des propositions.

« C'était un vrai projet avec de vrais défis », de dire Tanner Watteyne, un des étudiants de Nesbit. Le projet et ses composantes, certaines éprouvantes pour les nerfs, reflétaient parfaitement la pratique professionnelle. « Nous avons présenté un exposé oral à l'organisme, à notre mentor et à nos professeurs. Nous nous sommes tous mis sur notre

trente et un – et les enchères étaient très élevées parce que, si le client n'acceptait pas notre proposition, il fallait rédiger un essai sans lien avec le projet. »

« Oui, d'affirmer Sam LaRoche, collègue de Tanner. Comme ingénieurs, nous préférons rédiger un rapport technique plutôt qu'un essai, toujours! »

L'élément le plus impressionnant qui ressort de l'analyse de leur expérience faite par les étudiants? Leurs réflexions sur des sujets comme le leadership, qui ne font pas normalement partie de la formation d'un ingénieur. Affecté au projet de Science World, leur groupe ne s'est pas donné un leader. Il a plutôt fonctionné par consensus, chacun des membres trouvant son propre créneau. D'autres groupes ont élu un leader; ils ont procédé plus rapidement et plus efficacement, mais leurs participants, selon Sam et Tanner, n'ont pas nécessairement obtenu d'aussi bons résultats qu'ils auraient pu si « chacun avait mis ses idées en commun. »

Ils ont dit avoir appris que les projets de la vraie vie sont compliqués et que des questions comme la durabilité et la justice sociale ne peuvent être exclues de leur pratique professionnelle en tant qu'ingénieurs. Ils ont reçu une note sur l'ensemble attribuée à toute l'équipe par la pre Nesbit et une note individuelle attribuée anonymement par les autres membres de l'équipe.

Était-ce une bonne façon d'apprendre?

« Oh oui, phénoménale! »

Ils semblaient prendre un véritable plaisir à leur éducation.

« Oh, certainement! À la fois la matière qu'on nous enseigne et la manière dont nous l'assimilons. »

Juché sur son toit, les mains sales, Ted Cathcart sourit.

« Quelle valeur accorder au fait que nous cultivions des légumes dans un jardin en terrasse? demande-t-il pour la forme. Le modèle d'affaires n'est pas simple. La valeur ne se calcule pas uniquement en billets. » Le jardin a requis 1 200 heures de bénévolat l'an

dernier et produit 560 kg de fruits et légumes frais – et le budget alimentaire annuel de Crabtree Corner a baissé de 1 000 \$. Mais là n'est pas la vraie valeur.

Il énumère : les aspects sociaux d'un jardin communautaire et les modes d'interaction entre les gens. La valeur thérapeutique pour les patients externes souffrant de maladie mentale qui travaillent dans le jardin tous les mardis après-midi. L'impact de ce type de thérapie comme matière première d'un projet de recherche universitaire. Ce que l'on apprend en matière de gestion et d'organisation de bénévoles. Ce que les bénévoles découvrent concernant le marketing, la communication et l'impact des aliments frais sur l'estime de soi. Ce que chacun découvre sur soi et sur ses relations avec autrui.

Le jardin ne produit pas seulement des fruits et légumes.

« Nous ne cultivons pas des aliments, souligne Ted, nous cultivons la communauté. »

3. THUNDER BAY : L'UNIVERSITÉ ET L'APPROVISIONNEMENT ALIMENTAIRE

« Ce que nous faisons, dit Connie Nelson, c'est jouer du jazz avec le système alimentaire local. »



Connie Nelson, Ph.D., est professeure de travail social, ancienne doyenne des études supérieures et de la recherche et directrice du Food Security Research Network à l'Université Lakehead, à Thunder Bay (Ontario). Mais le réseau, s'empresse-t-elle de préciser, n'est pas une structure bureaucratique et elle ne le « dirige » pas vraiment. Il n'est pas très structuré, hiérarchique ni organisé rigoureusement. Il comprend l'Université, de nombreux membres du corps professoral et étudiants ainsi qu'un large éventail de partenaires communautaires, tous rassemblés autour du thème de la sécurité alimentaire pour la région du nord-ouest de l'Ontario. Tout comme des jazzmen, ils interprètent la même mélodie en y intégrant chacun leur propre riff.

Le réseau a vu le jour en 2005, à l'occasion de l'appel de propositions lancé par la fondation McConnell aux universités souhaitant réaliser des projets ASC. Connie n'avait jamais vu un programme ASC organisé autour d'un problème communautaire à multiples facettes et l'idée lui est venue que la sécurité alimentaire était un sujet opportun, urgent et pluridimensionnel. Les prix du pétrole étaient montés en flèche jusqu'à 77 \$ le baril, les activités

de commerce ralentissaient et les champs restaient en jachère parce que les fermiers n'avaient pas les moyens d'expédier leurs récoltes. Connie a convoqué à une réunion des partenaires éventuels et des professeurs intéressés. À sa création, le Food Security Research Network comptait déjà 14 partenaires dans la communauté. Ses participants ont estimé que les professeurs ayant des projets ASC devraient travailler directement avec leurs partenaires communautaires, au lieu de recourir à l'intermédiaire d'un membre du personnel. Les relations entre le corps professoral, les étudiants et les partenaires communautaires seraient au cœur de ces projets. Les professeurs, dit Connie, seraient « sur le terrain à mettre la main à la pâte. »

Pour ses champions universitaires, l'essentiel du projet serait ce que le corps professoral découvrirait de cette expérience directe. Les étudiants, somme toute, viennent et s'en vont. Les professeurs demeurent. S'ils intègrent à leur enseignement de l'année suivante le savoir qu'ils ont absorbé cette année, l'éducation des étudiants qui s'inscriront l'année prochaine – et la suivante, et la suivante – sera enrichie par les découvertes des participants de cette année. Le savoir s'accumule et le professeur devient le gardien de ce que les étudiants et les partenaires communautaires ont appris ensemble. C'est par cette mémoire institutionnelle que l'université croît et se développe dans sa relation non seulement à la communauté, mais aussi au savoir comme tel.

« La communauté apporte une nouvelle source de savoir dans la classe, de dire Connie. Ainsi, l'étudiant n'apprend pas seulement de ses manuels et du professeur, ce qui est le mode d'enseignement typique dans 99,9 % des cours. Ce que nous disons c'est que la communauté possède un ensemble de connaissances valables. » Le Réseau réserve à ce savoir un rôle approprié dans le processus éducatif.

Et le projet dans son ensemble ne serait pas uniquement l'accumulation et la transmission du savoir, mais la création et le développement, sur le plan local, d'un système alimentaire sûr – des fermiers aux transformateurs et aux meuniers, des champs de blé à la farine et aux boulangeries, du maraîchage à la distribution, au marketing et à la préparation. Le système refléterait l'importance énorme des peuples autochtones dans le nord-ouest de l'Ontario – leur nourriture traditionnelle, les

incursions de l'industrie dans les terres qui les ont toujours nourris, les difficultés des communautés comme Big Trout Lake et Fort Severn que seuls relient au reste du Canada des avions de brousse et des chemins de glace en hiver.

En fait, le nouveau système alimentaire refléterait l'esprit d'indépendance qui caractérise Thunder Bay et le nord-ouest de l'Ontario, province chrysalide où couve un mouvement sécessionniste, aussi

distincte et différente de Toronto et du Golden Horseshoe que l'Île-du-Prince-Édouard l'est du Yukon. Le processus de développement du nouveau système alimentaire



serait guidé non pas par des organigrammes, mais par les besoins et une vision, et serait stimulé par l'Université au moyen de l'ASC.

Chaque année se tiendrait un forum réunissant tous les participants – les fermiers et les maraîchers, les membres des communautés isolées, les représentants de l'industrie de la transformation des aliments, les détaillants, les étudiants, le corps professoral et les chercheurs. Le forum serait planifié un an à l'avance pour que les personnes des régions

éloignées de la vaste « non-province » du nord-ouest de l'Ontario puissent faire en sorte d'y participer. Ensemble, les acteurs partageraient ce qu'ils auraient appris - les réussites, les échecs et les prochaines étapes.

Guidée par les besoins et une vision, alimentée par de nouvelles relations, la croissance du Food Security Research Network serait aussi naturelle que l'avancée d'épinettes dans un pâturage abandonné. Selon Connie Nelson, le réseau serait un construit basé sur la

théorie de la complexité. Pas de patron. Pas de directeur. Pas de gestionnaires. Chaque point serait le centre. Chaque participant serait un leader. Chaque chapitre serait le Premier chapitre.

Premier chapitre - Les ressources alimentaires de la forêt

L'essence de la sécurité alimentaire réside dans une gestion forestière sophistiquée.

Mais d'abord qu'est-ce qu'une forêt? Et qu'entend-on par « gestion »?

Pour la société industrielle, la forêt boréale qui s'étend sur tout le nord de l'Ontario est une source de matières premières pouvant être transformées en produits commercialisables – bois d'œuvre, papier, minéraux, combustible. Pour les environnementalistes, la forêt est l'habitat de plantes et d'animaux, une communauté de vie, un des plus vastes puits de carbone du monde. Pour le gouvernement de l'Ontario, la forêt est un problème politique, une zone litigieuse où les écologistes et leurs adversaires se battent pour prendre le contrôle de la richesse forestière.

Pour les Premières nations, selon Joseph LeBlanc, la forêt est une communauté, un habitat, un foyer.

Joseph LeBlanc est un Odawa à la voix douce, aux cheveux coupés en brosse de l'île Manitoulin qui poursuit des études de doctorat en science forestière, discipline qui, à Lakehead, couvre un vaste terrain intellectuel. La thèse qu'il rédige s'intitule Aboriginal Perspectives, Food Security and Natural Resource Management in Ontario's Northern Boreal Forest. Sa recherche porte essentiellement sur la contamination de l'environnement, l'impact de l'activité industrielle dans les régions boisées, le recensement des différents usages que font les Autochtones de la terre et le marketing de produits forestiers autres que le bois d'œuvre, en particulier les produits comestibles.

Tout cela semble bien théorique – mais ce ne l'est pas. Joseph LeBlanc ne le formulerait pas ainsi, mais son travail porte en réalité sur la conquête continue des peuples autochtones par le capital et la technologie européenne. Prenons le cas de la contamination, par exemple. Un boisé où l'on a vaporisé des pesticides est une source alimentaire qu'on a retirée aux Autochtones. Les « espèces concurrentes » éliminées

des plantations de bois à pâte comprennent des plantes tels les bleuets – et, même si certains d'entre eux survivent, les gens n'y voient plus un aliment sain. Sur le plan économique, les pratiques forestières de l'industrie laissent les cabanes des trappeurs intactes, mais inutiles parce que la coupe à blanc détruit l'habitat avoisinant qui auparavant accueillait les animaux à fourrure.

Quand les choix d'aliments changent, la culture change aussi. « Les histoires de la communauté, dit Joseph, portent sur la terre et les animaux. » Quand les agents de conservation interdisent la chasse au caribou, à la fois la nourriture et le savoir disparaissent parce que les peuples autochtones n'ont plus besoin de maintenir la compréhension autrefois subtile des chasses et des habitudes des animaux. Cherchant à préserver tant les sources alimentaires que la culture, Joseph et ses collaborateurs ont recours au GPS et au SIG pour cartographier les réserves alimentaires dans la forêt – les endroits où les habitants de la forêt trouvent des orignaux, des baies, du poisson, du riz sauvage et d'autres aliments.

Armés de cette information, les leaders autochtones seront beaucoup mieux préparés à négocier l'utilisation des terres. Selon Joseph, les cartes de l'Ontario sont « statiques », reflétant une vue réductionniste des terres et de la forêt comme étant simplement un entrepôt de matières premières. Les Premières nations doivent riposter avec de nouvelles cartes, plus sophistiquées, qui révèlent la toile fluide, interdépendante de la vie forestière.

Ce ne sont pas là des différends abstraits ou théoriques. Récemment, par exemple, le gouvernement ontarien annonçait une politique forestière d'apparence progressiste qui permettrait le développement industriel dans la moitié seulement de la forêt boréale, tout en réservant l'autre moitié dans son état originel, comme forêt-parc.

« Que reste-t-il alors aux Premières nations? s'interroge Joseph. Une moitié serait une forêt commerciale qu'on pourrait vaporiser, creuser ou transformer en routes, et l'autre moitié transformée en parcs où nous ne pouvons aller nous approvisionner en nourriture. La promesse fait totalement abstraction de la valeur de la forêt pour les personnes qui y vivent, soit des sources alimentaires disponibles et accessibles. »

La politique provinciale manifeste une ignorance exubérante. L'antidote de l'ignorance est le savoir. Le savoir est en construction.

Premier chapitre - Un jardin imaginaire où poussent de vrais légumes

L'essence de la sécurité alimentaire est une méthode efficace de créer un lien entre les personnes et leur nourriture.

« Je suis ici de toute façon, dit Jane en haussant les épaules. J'aime faire cela. Pourquoi pas? »

Jane est une créature de la nuit qui patrouille une longueur de la rue Simpson aux petites heures du matin. Dans ses moments libres, elle aime désherber ce qui ressemble à un jardin communautaire à la lueur des lampadaires – 2 h, 4 h, qu'est-ce que cela peut bien faire?

Selon ses créateurs, le jardin n'en est pas vraiment un, même s'il en a l'aspect. C'est un parc. En fait, ce n'est pas un parc non plus. C'est une idée – une idée pour renforcer la communauté, pour revitaliser un vieux quartier négligé en amenant ses habitants à cultiver des légumes ensemble.

Le district Simpson-Ogden et East End est le plus vieux de l'ancienne ville de Fort William. Comme un grand nombre de vieux quartiers, il est été pratiquement abandonné par la classe moyenne prospère. Sa population, en déclin et vieillissante, a souffert à répétition d'un taux de chômage élevé, de faibles revenus, de la transience et de l'itinérance, de la drogue, de la petite délinquance et d'autres signes de détresse sociale. Dans de telles circonstances, les résidants tendent à se replier sur eux-mêmes, isolés et craintifs.

Entre en scène Action for Neighbourhood Change (ANC), initiative financée par United Way et axée sur la réhabilitation des quartiers. L'organisme avait des fonds. Un de ses membres a communiqué avec Marg Stadey, engagée dans le renforcement des capacités de la communauté locale et membre du Food Security Research Network. Marg a réuni une douzaine de résidants de la communauté, entre autres, Diane Lessie, Kathie LeBlanc, Ron Marsonet de la Wesley United Church et Genevieve Cernjul, native de l'endroit qui travaillait aussi dans le quartier, au NorWest Community Health Centre. Le groupe a soumis une demande à l'ANC et, en janvier 2006, s'est vu accorder une subvention de 18 000 \$... à une seule condition : utiliser les fonds avant la fin mars.

Ils ont décidé de créer des jardins, en utilisant comme premier espace communal du projet une arrière-cour offerte par un résidant. Ils ont consacré presque tout le montant à l'achat d'outils, de matériel, de terre et de semences. Parce que les gens se promènent dans les ruelles et bavardent avec leurs voisins, le mouvement s'est vite étendu.

« Connie Nelson et moi faisions de l'ASC depuis des années, pas officiellement, mais juste par instinct, de dire Marg. Nous avons embauché à temps partiel deux étudiants, qui ont accompli un travail incroyable. La première année, nous avons créé 28 nouveaux jardins. »

Le jardinage a déjà été une activité importante pour les familles d'immigrants européens, majoritaires dans la région, un lien solide avec la communauté. Quand le projet Veggie Garden a commencé à prendre forme, des jardins se sont mis à pousser comme des graines nouvellement fertilisées. Les résidants ont commencé à se parler d'un jardin à l'autre, à nettoyer les ruelles et à les verdir de plantes et de vignes – ce qu'un correspondant a qualifié de « petits gestes aléatoires de rénovation urbaine. »

En 2007, le projet avait un urgent besoin de plants, mais ne disposait d'aucun endroit pour faire démarrer les pousses. La serre de l'Université Lakehead s'en est chargé : des centaines de plants de tomates, de courges et de brocoli ont été remis au projet. Par ailleurs, la nièce de Marg Stadey, Sandy, travaillait au centre correctionnel de Thunder Bay où se trouve une serre. Un prisonnier dont le domicile est à Simpson-Ogden a lu dans le journal un article sur le projet Veggie Garden et a demandé à Sandy si la prison ne pourrait pas offrir quelques plants. En arrivant au travail, un matin, Marg a trouvé le plancher de son bureau couvert de plants empotés avec soin.

De même, un article sur l'ASC dans le journal de l'Université Lakehead a attiré l'attention d'un ancien élève propriétaire de l'un de trois lots vacants dans Simpson Street. Il est allé voir Marg et a fini par acquérir le lot voisin, puis a offert au Projet une location gratuite de dix ans, renouvelable pour dix autres années. Le troisième lot appartenait à une autre entreprise de la rue Simpson, Northern Windows, qui en a tout simplement fait don au Projet.

Ainsi, la nouvelle initiative serait centrée sur un parc occupant presque tout un pâté de maisons où pousseraient non pas des fleurs, du gazon et des arbres, mais des légumes.

Le nouveau propriétaire du parc a embauché Warner Schwar, architecte paysagiste, pour tracer le plan et le neveu de Marg, Ken Stadey, étudiant adulte en génie civil, a délimité les parcelles sur le terrain. Durant les mois suivants, les quatre fils de Ken, tous étudiants, ont consacré du temps à créer les lots à cultiver.

« Dans un sens, souligne Marg, tout ce qui a été fait jusqu'à présent est une initiative ASC non officielle. »

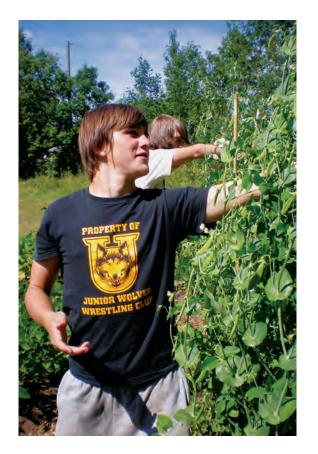
En y mettant beaucoup d'ardeur, les bénévoles ont concassé le béton, nettoyé le sol et posé les planches du jardin. Un côté du parc était bordé par le mur aveugle de Gilbert's Furniture Store et, pour encourager les résidants à s'inspirer des réalisations antérieures de leur communauté, Brian Nieminen, artiste local, a peint une murale remarquable composée de trois arches encadrant chacune une scène historique, qu'il a intitulée « Portals into the past » (Portes sur le passé).

Il est difficile de préciser où se situe l'ASC dans tout cela parce qu'il est pour ainsi dire omniprésent. Des étudiants ont effectué des recherches pour déterminer les besoins des membres de la communauté et travaillé comme adjoints administratifs. Ils ont visité les écoles primaires locales pour motiver les élèves à planter de minuscules plants de tomates et à en prendre soin, plants qui sont ensuite transférés au parc jardin. Pendant l'hiver, deux étudiants ont organisé un Festival de sculpture de neige sur trois folles journées qui a considérablement haussé l'image du parc auprès du public. Une autre initiative ASC a consisté à réorganiser les communications du Projet, non seulement en créant un site web et en établissant de meilleures relations avec les médias, mais aussi en installant des tableaux d'affichage et des boîtes de distribution de circulaires – parce qu'un grand nombre d'habitants du quartier n'ont pas d'ordinateur, de téléphone ou même (dans certains cas) de foyer.

Deux étudiants travaillent encore avec Sandy Stadey à la serre de la prison du district – et des prisonniers viennent au parc prêter main-forte. Un des groupes d'étudiants en travail social de Connie Nelson a effectué une évaluation sophistiquée du projet de parc jardin et de son impact.

Et, selon Marg, le parc jardin a démontré le pouvoir d'un concept de parc entièrement différent. Pourquoi ne regorgerait-il pas de fruits et de légumes? Pourquoi ses visiteurs

ne pourraient-ils pas lever le bras pour cueillir et manger une pomme bio? Pourquoi un parc ne devrait-il pas être un endroit où les citoyens puissent faire autre chose que de lancer un *frisbee* ou promener leur chien? Pourquoi ne serait-ce pas un centre d'intérêt pour la communauté, un endroit où les citoyens se réunissent afin de travailler pour le bien commun?



« Le seul moyen de renforcer la communauté est de se réunir et d'agir ensemble, dit-elle. Notre quartier est en train de rajeunir – et nous savons que la ville de Thunder Bay nous regarde parce que nous avons accompli quelque chose que les élus n'ont pas réussi à faire. À la fin, ce pourra être un magnifique cadeau que l'ASC aura offert à Thunder Bay. »

Premier chapitre – Le Willow Springs Creative Centre

L'essence de la sécurité alimentaire est l'art et l'horticulture. Et l'inclusion.

Willow Springs Creative Centre était auparavant un petit magasin général dans un village en périphérie de Thunder Bay; sur des cales, une berline Vanguard 1950 de couleurs voyantes décore la devanture. À une époque, le bâtiment abritait une coopérative au service de l'importante communauté finnoise de Thunder Bay. À l'intérieur, Judi Vinni et Nicole McWhirter présentent un diaporama et s'amusent beaucoup.

En réalité, Willow Springs tire son nom de brindilles de saule que Judi et son amie Lisa Campbell avaient appris à utiliser pour fabriquer des meubles. D'autres

se sont intéressés à leur travail et les deux ont fini par animer de nombreux ateliers. Un peintre et un potier s'étant joints à leur groupe, il a bientôt fallu trouver un local commercial pour vendre leur production au détail.

L'ancienne coop avait fermé ses portes et, en 2001, elles l'ont achetée. Lisa Campbell travaillait pour la division locale de la John Howard Society et le groupe Willow Springs en est venu à animer des ateliers dans des maisons de transition, des centres correctionnels, des écoles et pour les jeunes à risque.

L'art pour la réadaptation. L'art pour des crédits d'études, pour la socialisation, comme thérapie. Les ateliers incluaient toujours de la nourriture, du jardinage et de la cuisine. Le jardinage est aussi un art et une thérapie. Willow Springs s'est associé à Mitchell Hewson, thérapeute en horticulture et éducateur réputé de Guelph, et a commencé à offrir des programmes de jardinage thérapeutique.

Un jour, Judi a eu une révélation.

« Ce n'est pas un commerce de détail que nous avons, dit-elle, c'est un organisme sans but lucratif. Nous pourrions l'offrir à la communauté. » Et c'est ce qu'ils ont fait.

Judi et Nicole rient parce que leurs diapositives montrent leurs expériences dans la gestion d'un programme de jardinage novateur à l'intention de déficients intellectuels vivant en foyers de groupe. Étant donné que ces foyers sont loués, les résidants ne peuvent creuser le sol. Comme solution, Mitchell Hewson a conçu de grands cadres qui ressemblent à des chevalets de menuisier pliants, avec des planches de jardin vissées entre les pieds à hauteur d'un fauteuil roulant. Faciles à retirer, ils se transportent par camionnette. Ce sont les étudiants en menuiserie de trois écoles secondaires locales qui les ont construits et les gens de Willow Springs les ont livrés à 11 foyers différents et les ont montés dans des cours ou même sur des entrées pavées. Le personnel des foyers supervisait des tâches comme l'arrosage quotidien, tandis que les gens de Willow Springs venaient régulièrement pour planter, désherber, fertiliser et récolter.

Le diaporama illustre les résultats – non les plantes, superbes, mais la concentration intense et les sourires radieux des résidants, les voisins qui s'arrêtaient pour un brin de causette, les repas que préparaient les résidants au moment de la récolte. Une des résidantes voulait un « donne-moi cinq » chaque fois qu'elle plantait une graine. Un autre – qui passait ses journées à laisser tomber des cents dans une boîte – a méticuleusement tamisé et nettoyé le sol. Et un autre était si heureux de se trouver à l'extérieur qu'il pleurait chaque fois qu'il travaillait dans le jardin.

Et où se trouve l'ASC dans tout cela? Comme pour le projet Veggie Garden, les étudiants – non seulement de l'Université, mais aussi du collège local et des écoles secondaires – sont tellement tissés dans Willow Springs que leurs contributions sont inséparables de l'action du Centre.

Judy nous apprend que les étudiants sont en train de concevoir un manuel sur le programme de jardinage transportable, accompagné d'une trousse qui deviendra un produit commercialisable pour Willow Springs. Une étudiante originaire de Sault Ste. Marie exporte le programme à sa ville natale. Les étudiants agissent comme adjoints administratifs et aident les artistes dans leurs cours et pour leurs expositions. De plus, ils cherchent des sources de financement, rédigent des demandes, représentent Willow Springs devant les organismes subventionnaires. Ils ont aussi conçu les formulaires pour le recrutement de bénévoles et d'artistes. En fait, le travail de Nicole comprend la supervision d'un peloton de 15 étudiants.

Les étudiants en travail social de Connie Nelson ont réalisé un projet de théâtre avec Willow Springs et l'Institut national canadien pour les aveugles, montant une pièce originale intitulée *Sight Unseen*, sur ce que c'est que d'être aveugle.

Le Premier chapitre c'est d'apprendre à voir comme une personne aveugle.

Le Premier chapitre ce sont des étudiants en science politique qui dressent un tableau de l'alimentation d'une communauté. Ce sont des étudiants en administration des affaires qui examinent les possibilités de créer un marché d'aliments biologiques local. Ce sont des étudiants en sociologie qui font une recherche sur la variation importante du prix du lait dans les communautés nordiques.

Le Premier chapitre c'est un puissant mouvement en faveur des produits locaux, qui croît aussi naturellement que la propagation d'épinettes dans un pâturage abandonné.

Le Premier chapitre commence demain.

4. TROIS RIVIÈRES : L'UNIVERSITÉ DE LA RUE

Jeanne Charbonneau ouvre la voie vers la porte et jusqu'au toit. Nous sommes au sommet d'une étroite tour commerciale construite en 1929. C'est un bâtiment de 10 étages en vieilles briques d'un rouge foncé situé au cœur du centre-ville de Trois-Rivières, au Québec. La vue est magnifique : le Saint-Laurent, large et gris, le navire rouge et blanc de la garde côtière amarré au quai, les clochers des églises, les arbres dénudés et les vieux immeubles du centre-ville dont aucun n'arrive à la hauteur de celui-ci.

Jeanne ne marche pas vraiment sur la pointe des pieds, mais elle retient son souffle, un peu tendue. Enthousiaste, jeune d'allure, ses longs cheveux blonds ondulant dans la douce brise qui souffle du fleuve, elle est aussi excitée qu'un enfant qui explore un endroit défendu. Pour l'instant, elle n'a aucun droit de montrer à des visiteurs la vue du toit de cet immeuble mais, dans quelques jours, quand l'affaire sera conclue, elle sera la patronne ici. Le bâtiment appartiendra à Vire-Vert, l'entreprise sociale que dirige Jeanne – et Vire-Vert projette de le transformer en quelque chose d'incroyable : le premier Écol'Hôtel du Canada.

Le premier – quoi?

Le nom Écol'Hôtel reflète un triple jeu de mots, l'association de « écologie », « école » et « hôtel ». Ce sera un véritable hôtel, entièrement vert, doublé d'une école de gestion écologique, surtout dans le domaine du tourisme d'accueil. Ce sera le seul hôtel boutique de la région. Le bâtiment, qui sera rénové selon les normes LEED or, sera la première rénovation du genre dans la région et deviendra instantanément une des premières écoles vraiment vertes du Canada. Sa mission environnementale imprégnera tout l'organisme – produits de nettoyage verts, aliments biologiques locaux et café équitable dans ses restaurants, un jardin en terrasse vert entretenu par les enfants des employés.

« Nous serons une école pour tous les sujets directement liés à notre expérience comme la gestion d'un hôtel ou d'un restaurant, affirme Jeanne, et aussi pour ceux qui y sont peut-être moins directement liés, tels le marketing, la comptabilité, le graphisme, l'architecture, le génie et d'autres disciplines qu'on n'associe habituellement pas au secteur communautaire. C'est un projet communautaire et c'est

là où réside sa force. » Elle ajoute que les étudiants en administration font souvent des « études de cas » de petites ou moyennes entreprises fictives. Dans le cas présent, ils peuvent en étudier une vraie.

Vire-Vert est une entreprise de développement axée sur la durabilité et l'essor de la communauté. De préférence, ses employés seront des élèves sortants ou des personnes



en post-insertion. Chaque chambre d'invité sera une vitrine unique de meubles créés par des artisans locaux et d'œuvres d'art signées par des artistes locaux – et tant les œuvres que le mobilier seront toujours à vendre.

Vous aimez le lit ? Vous aimez la sculpture, la courtepointe? Oui, nous acceptons Visa.

L'Écol'Hôtel bénéficie de la politique québécoise unique de soutien de l'économie sociale, soutien qui n'est ni public, ni privé – un secteur laissé pour compte ailleurs au Canada. C'est le secteur agréable, où l'on utilise des outils économiques pour concrétiser des valeurs non économiques. Organismes caritatifs, universités, coopératives, fondations, hôpitaux, entreprises culturelles, sports amateurs - voilà un secteur de l'économie, vaste et puissant, pour lequel la plupart des gouvernements n'ont pas l'ombre d'une politique ou d'une idée. Au Québec, toutefois, le gouvernement provincial possède un bureau d'économie sociale et a fait de l'essor de ce secteur un de ses objectifs. La province soutient les organismes sans but lucratif par des subventions directes ou indirectes et des mesures

d'accès au crédit, et elle consulte régulièrement l'organisme cadre de la société civile, le Chantier de l'économie sociale, sur les moyens d'élargir la place occupée par l'économie sociale dans la vie de la province. Fidèle aux valeurs de l'économie sociale, l'Écol'Hôtel réinvestira ses profits dans des projets de développement communautaire locaux et les fonds aideront Trois-Rivières à devenir autosuffisante et à s'autofinancer. D'un coût de 10 millions de dollars, le projet Écol'Hôtel devrait générer des retombées de 8 à 12 millions de dollars durant ses cinq premières années – et des avantages dérivés encore plus considérables.

Un aspect important du projet est sa relation avec des établissements d'enseignement locaux, surtout avec l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). L'Écol'Hôtel compte sur l'UQTR pour former ses employés – et, en retour, offre d'innombrables possibilités ASC pour les étudiants. Au printemps 2009, quelque 20 étudiants travaillaient au projet d'hôtel; à l'automne, leur nombre était passé à 40, incluant certains inscrits au cégep de Trois-Rivières. L'année suivante, après l'acquisition du bâtiment, il était prévu de former jusqu'à 100 personnes, notamment des étudiants d'un établissement privé, le Collège Laflèche. Le nombre d'étudiants participants est si élevé – et si constant – que l'Écol'Hôtel s'est doté d'un responsable des ressources humaines qui se consacre précisément à la gestion de cet effectif.

Dans ce modèle d'ASC, c'est le partenaire communautaire qui sollicite la participation des étudiants et détermine la forme qu'elle prendra.

« Nous examinons d'abord les besoins », explique Rémi Tremblay, administrateur responsable des activités ASC de l'UQTR. Jeanne Charbonneau décide, avec son équipe, des tâches à accomplir, puis rencontre les professeurs pour déterminer si les objectifs des cours et le projet communautaire sont compatibles. Ils apportent ensemble les ajustements qui s'imposent et l'équipe Vire-Vert se réunit ensuite dans une classe pour en discuter avec les étudiants, qui peuvent alors se porter volontaires. À la mi-session, les étudiants soumettent leurs constatations à une équipe Vire-Vert pour obtenir critique et conseils. Le mode choisi pour la présentation finale est déterminé par le mentor et le professeur.

Il y a beaucoup à faire. Le marché cible de l'Écol'Hôtel comprend, entre autres, les amateurs d'art et de culture, les écotouristes, le gouvernement, les syndicats, les organismes sans but lucratif et les personnes ayant une sensibilité sociale et environnementale. Pour les attirer, Vire-Vert avait besoin de stratégies commerciales. La première a été un fiasco, de dire Jeanne, d'un ton pince-sans-rire; elle visait les

habitants de Trois-Rivières, qui n'iront pas à l'hôtel dans leur propre ville à moins d'avoir été mis à la porte par leur conjoint. Une stratégie ultérieure a étudié la possibilité d'offrir des forfaits vacances en partenariat avec d'autres installations et attractions locales.

« Nous voulons changer le monde, souligne Jeanne Charbonneau. Nous demandons aux étudiants "Qu'est-ce que le développement durable?" Nous voulons autonomiser les gens, nous croyons que chacun peut contribuer à sa manière. » L'Écol'Hôtel entend être carboneutre en compensant sa consommation d'énergie par l'achat de crédits carbone – et Vire-Vert aimerait bien créer un marché local de crédits carbone. Il a déjà mis sur pied un Centre de transports durables et animé des ateliers dans le cadre du programme logistique et transport du cégep. « Ces ateliers, mentionne Jeanne, ont fait du transport durable un thème "chaud et sexy" et maintenant les étudiants inscrits au programme ont un cours obligatoire sur le sujet. »

De plus, Jeanne aimerait offrir un cours en gestion durable à l'UQTR. De l'autre côté de la table, Rémi Tremblay hoche la tête. Une bonne idée, selon lui.

« Nous n'offrons pas ce cours, dit-il. Dans un cas pareil, le savoir passe de la communauté à l'université, parce que l'université n'est pas rendue là. Même chose pour d'autres sujets. Le savoir vient de la communauté parce que ces domaines d'intérêts n'existent pas à l'université. » Il sourit. « En tout cas, pas encore. »

Du point de vue des études ASC, l'Écol'Hôtel représente une union entre l'université et la communauté aussi harmonieuse que la rencontre de deux ruisselets pour former un ruisseau. Le projet est créé par les deux partenaires, comporte des caractéristiques de chacun, est réalisé par les deux partenaires et, pourtant, c'est un projet autonome comme une fusion de ses initiateurs. Et les étudiants passent de l'un à l'autre avec autant de fluidité qu'une truite explorant son environnement à la recherche d'insectes.

À l'UQTR, l'Écol'Hôtel est un PICOM – un Projet d'intervention communautaire basé sur ce que l'Université décrit comme étant « le grand projet (qui) mobilise les efforts communautaires dans nos régions » – à savoir la revitalisation d'un secteur du Québec

qui a énormément souffert de la désindustrialisation, d'un chômage élevé et de l'exode de ses jeunes.

Les Picom sont de trois types. Le Picom dans un cours *institutionnel* affecte un étudiant à une équipe multidisciplinaire dans un domaine autre que sa concentration principale.

C'est exigeant – 270 heures de travail pour l'étudiant - mais le projet donne droit au double des crédits. Un Picom intégré dans des cours disciplinaires peut être soit une intervention d'étudiants de premier cycle ou des cycles supérieurs, soit un projet de recherche, et il doit fournir un résultat utile au partenaire communautaire, mais il se déroule essentiellement dans le cadre d'un cours régulier. Le troisième type de Picom est une innovation importante et audacieuse connue sous le nom de carrefour communautéuniversité. Un carrefour est un projet complexe, à multiples facettes, qui exige des deux partenaires un engagement profond et durable de plusieurs années. Selon un document de l'Université, de tels carrefours « impliquent des projets d'envergure et significatifs que l'on peut appeler des innovations sociales » comme l'Écol'Hôtel.

Un carrefour est un engagement extraordinaire de la part d'une université qui reconnaît en toute honnêteté que ses partenaires communautaires « l'ont toujours considérée comme étant indifférente à leur sort. » L'université se promet donc de « recentrer ses efforts sur sa véritable mission » et reconnaît précisément que « les milieux communautaires constituent une

source riche de savoir pour l'innovation sociale et le développement durable. »

L'Écol'Hôtel est l'un des quatre carrefours déjà opérationnels. Les autres sont un programme de « communautés en santé », un projet de création d'un parc régional

de 62 kilomètres carrés destiné à l'écotourisme (complément naturel de l'hôtel) et « l'Université de la rue ». Dans les initiatives ASC, c'est habituellement l'université qui se rend dans la communauté – mais l'Université de la rue est un exemple extraordinairement audacieux d'un mouvement inverse, où le savoir généré dans les rues pénètre dans les salles de cours de l'université.

Une figure importante dans le réseau de sécurité sociale du Québec est le « travailleur de rue », un travailleur social constamment présent dans les rues pour soutenir les défavorisés, surtout les jeunes, et intervenir en leur nom. Conformément aux systèmes de l'économie sociale, les travailleurs de rue sont soutenus par des fonds publics administrés par des organismes sans but lucratif. Ils traînent dans les rues, les bars, les parcs et les restaurants. Ils deviennent connus, inspirent confiance et se rendent disponibles pour apporter leur aide quand on les sollicite. Ce travail exige un mélange unique de sensibilité et de détermination, de même que des connaissances spécialisées et de l'imagination.

« Les rues nous montrent la réalité que nous allons affronter dans la journée, de dire Michel Purcell, un homme chauve, de petite taille et débordant d'énergie qui vit et travaille à Louiseville, près de Trois-Rivières. Nous arrivons là et nous nous rendons disponibles, et les rues nous montrent ce qu'elles ont à nous montrer. » Ce qu'ils y trouvent, c'est la pauvreté, la drogue, le chômage, la violence, l'alcoolisme, des problèmes de santé mentale, le jeu, la prostitution – la gamme complète des malheurs de l'humanité. Michel est travailleur de rue depuis 30 ans, dont 16 à Louiseville.

« Autrefois, dit-il, notre seule façon d'apprendre était avec un mentor. Nous allions dans les rues avec un travailleur de rue expérimenté, et celui-ci nous apprenait comment agir. Comme à un apprenti. Et c'est de cette manière que le savoir a toujours été transmis. Maintenant nous aimerions formaliser notre action. Ça n'a jamais été fait. »

De nos jours, si vous voulez préparer quelqu'un à devenir un travailleur de rue, où irezvous pour trouver la base de connaissances pertinente?

Dans la rue. Vous vous adresserez à un travailleur de rue.

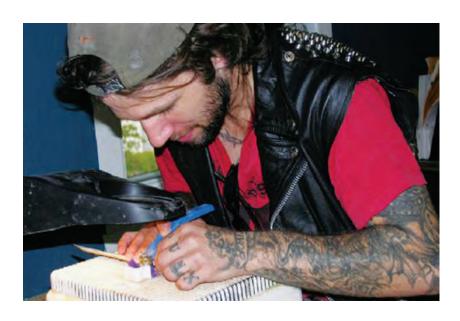
À Trois-Rivières même, c'est un organisme appelé Point de rue qui est responsable du travail de rue. Philippe Malchelosse, son directeur, a jadis étudié à l'UQTR avec un

professeur du nom de Michel Daigneault. Un jour, celui-ci l'appelle, préoccupé par l'important roulement des diplômés universitaires placés comme travailleurs de rue à Point de rue. Malchelosse en convient – il s'est souvent rendu à l'Université pour parler des jeunes de la rue mais, pour une raison ou pour une autre, les étudiants n'arrivaient pas à saisir la réalité de la rue.

C'est alors que naît l'idée d'un programme conçu précisément pour former les travailleurs de rue. Un carrefour qui intégrerait la recherche-action, l'intervention dans la communauté et l'apprentissage expérientiel. Un carrefour qui unirait corps professoral

et étudiants universitaires, travailleurs de rue et jeunes de la rue dans une tentative commune de déterminer et de transmettre l'essence d'un travail de rue efficace. Une université de la rue.

Le carrefour a vu le jour en 2006 sous la forme d'un comité local, élargi deux ans plus tard en une « table de concertation », soit un groupe consultatif dont les membres provenaient de diverses régions du Québec.
En 2010, le comité proposait une « micro » version du



programme et attendait l'approbation de l'Université. Michel Purcell décrit ses trois composantes comme étant la formation (qui est la contribution du travailleur de rue), l'intervention (dirigée par Point de rue) et la recherche (menée par les professeurs de l'Université). Si cette approche fonctionne, dit Michel, elle débouchera sur un programme de certificat – peut-être fournira-t-elle un modèle transférable aux travailleurs œuvrant auprès d'autres groupes marginaux ou exclus : membres de gangs, toxicomanes, travailleurs du sexe, itinérants.

Selon un document Picom, le projet « ferait appel aux organismes communautaires en tant que sources de connaissances et de savoir-faire. » Et parmi les enseignants du cours se trouveraient des personnes comme Michel, avec un important bagage de connaissances expérientielles mais sans antécédents scolaires significatifs. Le règlement universitaire devrait alors être amendé pour reconnaître des compétences pratiques, témoignant ainsi qu'il s'agit d'une proposition « inédite » pour un programme sans équivalent au Québec ou au Canada. Une part de la formation serait même donnée par des jeunes de la rue eux-mêmes – une espèce d'ASC inversé où des diplômés de l'école de l'expérience-de-la-rue exerceraient leur influence dans le milieu inconnu de l'université.

Le recours à des travailleurs de la rue comme instructeurs n'est pas totalement sans précédent. À l'Université du Québec à Chicoutimi, de tels cours sont dispensés par Gilles Lamoureux, un travailleur de la rue d'avant-garde que Michel décrit comme « une vedette au Québec ». Lamoureux siège à la table de concertation pour le programme de l'UQTR.

Quel est le rapport entre cette innovation et l'ASC? Soit dit en passant, le développement de l'Université de la rue a mobilisé différents projets Picom, et de nombreux autres sont à prévoir. Par exemple, une étudiante de deuxième cycle de Michel Daigneault a passé un été à Louiseville parmi des jeunes de la rue et produit une vidéo qu'elle a soumise comme « rapport sur un domaine d'étude » au lieu d'un mémoire – mais qu'elle a aussi présenté devant un public, sur la culture de la rue à Louiseville.

Toutefois, il ne faut pas chercher l'essence de l'Université de la rue dans les mécanismes superficiels de l'ASC, mais plutôt dans la portée plus profonde de l'ASC, où l'université et la communauté ensemble entourent leurs enfants – à la fois les enfants des classes privilégiées et les enfants de la rue. Le développement des jeunes est l'obligation fondamentale du travailleur de la rue et aussi du professeur – et, malgré toutes les difficultés, parfois cet objectif commun éclaire comme un phare dans la nuit.

5. L'AVENIR DE L'UNIVERSITÉ

De quelle manière apprend-on?

Une des illustrations les plus influentes de l'apprentissage humain est le modèle d'apprentissage expérientiel développé par David Kolb de la Case Western Reserve University à Cleveland. Ce modèle consiste en un cycle de quatre étapes : expérience concrète, réflexions sur l'expérience, développement de concepts abstraits à partir de ces réflexions et essai de ces concepts dans de nouvelles situations. Le résultat, selon Kolb, est une « spirale d'apprentissage » dont le départ peut se situer à n'importe quel point du cycle.

Environ 70 % des apprenants commencent par une expérience concrète. Ils approchent l'apprentissage avec leurs sens et leurs sentiments, et évoluent des exemples concrets à des principes généraux. Le système éducatif, toutefois, est axé sur le pôle opposé, le royaume des concepts abstraits. Il est conçu par et pour les personnes auxquelles il faut une compréhension logique, systématique et théorique avant de passer de ces principes généraux à des exemples concrets.

Naturellement, les personnes qui réussissent dans le système – en particulier dans les universités et les collèges – sont en très grande majorité orientées vers les concepts abstraits; de fait, elles tendent souvent à définir le véritable savoir comme *consistant* en des concepts abstraits. Sir Ken Robinson, universitaire distingué et connu pour sa critique incisive de l'éducation, remarque que les universitaires vivent presque entièrement dans leur tête, faisant rarement appel à leurs sens ou à leurs émotions, et tendent à considérer leur corps principalement comme un moyen de transporter leur tête d'une réunion à une autre. De là vient le cliché du professeur distrait dont la vie entière est essentiellement une expérience extracorporelle.

C'est pourquoi l'ASC est une innovation perturbatrice — « bouleversante », selon Laura Janara. L'ASC fait appel aux quatre éléments de l'apprentissage — expérience, réflexion, conceptualisation et mise à l'essai. C'est aussi ce qui le rend tellement passionnant pour un si grand nombre d'étudiants : il fait appel à tous leurs modes d'apprentissage, s'adresse à toutes les dimensions de leur être et les entraîne

profondément dans la « spirale de l'apprentissage » qui caractérise une expérience d'apprentissage pleinement consommée.

L'orientation abstraite de la culture universitaire crée un puissant ensemble de normes professionnelles qui régit l'accès d'un professeur à la promotion, à la titularisation, aux augmentations de salaire et aux subventions de recherche. C'est pourquoi le projet d'Université de la rue, signale Michel Daigneault, a été proposé aux instances dirigeantes de l'UQTR non pas par les professeurs directement impliqués, mais par deux administrateurs favorables au projet, soit Rémi Tremblay et le doyen des études de premier cycle, Sylvain Delisle. À l'Université, affirme Michel avec un sourire, lui et sa collègue Lyne Douville sont eux-mêmes comme des jeunes de la rue; dans le contexte de l'enseignement, ils sont des déviants.

Voilà donc un des facteurs clés vraiment efficaces d'un programme ASC : l'appui solide de la haute direction. À UBC, Margo Fryer peut compter sur le soutien enthousiaste du recteur Stephen Toope et du vice-recteur à l'enseignement et à la recherche David Farrar. À StFX, la vice-rectrice aux études, Mary McGillivray, admet avoir été sceptique au début – elle considérait le modèle immersion comme du « tourisme politique » – mais maintenant « Je suis entièrement gagnée, dit-elle. Dans très peu d'années, l'ASC sera considéré comme partie intégrante de l'établissement et aussi de ce que nous faisons. » À Lakehead, l'élément moteur du programme ASC est Connie Nelson, qui a occupé plusieurs postes administratifs à l'Université.

Dans ce soutien de la direction, la liberté d'échouer est implicite. La culture universitaire ne tolère pas très bien l'échec, mais les programmes ASC sont, de nature, innovateurs – et les innovations sont, de nature, non testées et leur succès incertain. Une série d'expériences ratées est souvent une condition préalable à une grande réussite. Dans l'ASC, le rôle de l'administrateur consiste à créer un espace sûr pour l'innovation et l'expérimentation par le corps professoral. Le rôle du professeur est d'amener les étudiants et les partenaires communautaires dans cet espace sûr et de former une alliance qui procède avec courage, passion et inventivité.

Quand l'ASC réussit, tous les partenaires en tirent profit. Les étudiants sont galvanisés, les professeurs dynamisés, les capacités des partenaires communautaires renforcées,

ceux-ci fournissent de meilleurs services à leur clientèle et tous les participants apprennent ensemble. Les bons projets ASC génèrent, en fait, un nouveau savoir et une nouvelle compréhension, qui sont des composantes centrales du mandat universitaire – même si le nouveau savoir n'est pas nécessairement examiné par les pairs. Les étudiants engagés dans un projet ASC rapportent que l'expérience augmente la confiance en soi et contribue à développer les aptitudes en communication, en travail d'équipe, en négociation et en gestion des relations interpersonnelles – toutes choses difficiles ou impossibles à enseigner en classe. De plus, parce que les bons programmes ASC comprennent invariablement une composante de réflexion et de compte rendu, l'ASC renforce les capacités d'analyse, de réflexion, d'écriture et de présentation des étudiants. Ces gains sont permanents. D'autres connaissances et compétences deviendront obsolètes, mais ces capacités seront toujours pertinentes.

Et quand l'ASC échoue?

L'ASC est rarement un échec complet; presque toujours les participants à une initiative ASC en retirent un avantage. Cependant, l'environnement dans lequel celle-ci se déroule comporte des éléments toxiques avec lesquels les participants doivent souvent composer. En tête de liste figure une longue tradition d'exploitation de la communauté par l'université – une tradition qui se poursuit de nos jours dans des formes plus faibles d'ASC et n'est pas entièrement absente même de ses variantes les plus puissantes. Trop souvent, hélas, des chercheurs universitaires se sont pratiquement transformés, dans leur approche des communautés, en entomologistes étudiant des insectes et – après avoir gaspillé beaucoup du temps et de l'énergie de la communauté – sont disparus dans l'éther de l'examen par les pairs sans fournir d'avantages ou même de rétroinformation à la communauté. Il s'agit là d'un véritable « piratage du savoir », pour paraphraser Vandana Shiva. Les chercheurs retirent de la communauté un savoir qui pourrait être très précieux pour ses membres – mais la communauté n'en apprend pas plus du sociologue que l'insecte de l'entomologiste.

En conséquence, les communautés en sont venues à se méfier des incursions de l'université et doutent que « partenariat » soit le terme exact pour décrire leur relation avec l'établissement. Les membres du conseil d'administration de l'organisme de Michel Purcell à Louiseville ont d'abord rejeté l'idée de travailler avec l'Université de

la rue parce qu'ils avaient conscience d'avoir été exploités dans le passé. Certaines communautés autochtones du nord-ouest de l'Ontario refusent catégoriquement toute relation avec les universités. Dans *The Unheard Voices*, Stoeker et Tryon mentionnent deux thèses de doctorat, aux États-Unis, qui ont dû être abandonnées parce que les communautés autochtones ont mis fin à leur participation durant la phase de recherche.

Pensons, par exemple, aux questions de temps et de calendrier. Dans un projet ASC intégré à un cours, l'étudiant est habituellement engagé pour 20 heures de service communautaire en un semestre — à peine assez de temps pour arriver à s'orienter et encore moins pour se rendre utile. La relation est nécessairement superficielle et l'apprentissage aussi.

Le calendrier universitaire pose un autre problème. Les activités ASC sont souvent programmées pour la semaine de relâche du printemps — le choix du moment étant tout simplement imposé par l'université au partenaire communautaire. L'organisme communautaire n'a absolument aucune influence sur le calendrier. Une garderie, par exemple, peut avoir désespérément besoin d'aide l'été, pendant les vacances scolaires des enfants, mais le « partenariat » n'impose à l'université aucune obligation de fournir de l'aide quand celle-ci est réellement nécessaire. Le test le plus difficile de l'engagement de l'université à l'égard de l'ASC pourrait bien être de déterminer si celle-ci peut effectuer de tels changements. Dans l'affirmative, cette capacité de changement institutionnel pourrait constituer une des plus importantes réalisations de l'ASC.

Les programmes ASC peu efficaces sont souvent marqués par un dédaigneux refus d'engagement de la part du corps professoral. Dans un de ces projets, en Ontario, des étudiants ont été affectés à un centre communautaire. Ils ont ensuite présenté au professeur, sous la forme d'un exposé, leurs réflexions sur leur expérience pour recevoir une note. Le personnel du centre communautaire n'a jamais rencontré le professeur, n'a pas lu les travaux des étudiants et n'a pas été invité à la présentation des exposés. En réalité, les « partenaires » agissaient chacun dans sa bulle.

Dans le cas de ce projet, on peut difficilement parler d'une réussite – mais ce n'était pas un échec total, car les étudiants ont trouvé leur expérience très enrichissante et le centre communautaire a fini par en intégrer deux dans son personnel à temps plein. Même une piètre relation entre des partenaires ASC a souvent pour effet de fournir aux étudiants ce qui, pour plusieurs, est la première exposition à l'économie sociale. En effet, nombre d'entre eux ignorent, au départ, l'existence de tels organismes ou le fait que ceux-ci offrent un éventail d'activités gratifiantes – y compris des possibilités de carrière.

Il ressort de telles situations que l'université est fermement aux commandes – ce qui ne correspond pas au sens habituel de « partenariat ». En réalité, ce type d'arrangement reflète le vieux modèle de « charité » bien connu qui régit l'engagement université-

communauté. Cependant, les organismes communautaires aussi peuvent gâcher la relation de diverses manières. Ainsi, certains évitent de critiquer l'université de crainte de perdre leur accès à des placements ASC. De même, des organismes qui n'ont pas les ressources ou n'ont pas effectué la planification nécessaire pour maximiser les avantages de l'ASC peuvent hésiter à s'affirmer en présence d'intellectuels de haut vol. De plus, certains ne saisissent pas très bien la nature du processus ASC. Le directeur



d'un centre pour toxicomanes d'une petite ville était extrêmement fier du succès de son initiative ASC – mais, pressé de donner des précisions, il a admis que, oui, les étudiants avaient vraiment conçu leurs propres projets avec peu d'encadrement de lui-même ou du professeur et, non, les projets n'étaient pas terriblement bien conçus ou réalisés et, hum, l'exécution des plans qui ressortiraient des projets exigerait des fonds importants et, hélas, comme l'organisme était en période de compression budgétaire, il n'y avait aucune possibilité que les plans soient réalisés.

Alors, pourquoi affirmer que les placements ASC ont été un succès? Parce que, selon le directeur, ils ont constitué de bonnes expériences d'apprentissage pour les étudiants. Et, en effet, elles l'ont probablement été – mais si les expériences n'ont bénéficié qu'aux étudiants, elles n'ont guère atteint les objectifs de l'ASC.

Un programme ASC qui s'efforce vraiment de s'attaquer à ces questions abandonne rapidement le modèle de « charité ». Il cherche d'abord des moyens de répondre aux besoins de la collectivité plutôt qu'à ceux de l'université. Il s'engage pour plus longtemps auprès des groupes communautaires — pas seulement 20 heures pendant un semestre, mais pour un an ou même plus. À l'Université de Sherbrooke, Simon Bolduc met sur pied des équipes d'étudiants qui fournissent collectivement 100 heures ou plus de service. À Trois-Rivières, l'UQTR prend des engagements d'une durée pouvant aller jusqu'à cinq ans.

Au Canada, l'ASC en est encore à ses premiers balbutiements, mais il a déjà montré qu'on peut l'intégrer dans une vaste gamme de disciplines. Comme il fallait s'y attendre, c'est en service social et en sciences sociales qu'on trouve la majorité des professeurs ASC, mais presque tous les programmes peuvent adopter cette approche – non seulement le génie, la foresterie, l'agriculture, les études commerciales et d'autres disciplines appliquées, mais aussi des sciences humaines comme la musique, la théorie politique, la littérature et les beaux-arts. À l'Université de Sherbrooke, par exemple, le coordonnateur ASC Simon Bolduc mentionne que l'ASC est intégré à 24 cours répartis dans cinq facultés – administration, travail social, histoire, communications et sciences ainsi que droit. Bon nombre des participants sont des étudiants des cycles supérieurs. À Lakehead, selon Connie Nelson, on le trouve dans 17 disciplines différentes. À StFX, quelque 45 cours comportent une composante ASC.

Le choix des disciplines où il est intégré peut étonner. À l'Université de l'Alberta, par exemple, Elisabeth Herrmann, Ph.D., offre un cours ASC sur la littérature scandinave contemporaine. Ces œuvres dépeignent souvent le crime, la toxicomanie, la violence au foyer et ainsi de suite. Pour obtenir une information de première main sur ces sujets, ses étudiants font du bénévolat dans des refuges pour femmes battues et d'autres organismes du genre à Edmonton. Les États providence très développés que sont

les pays scandinaves, dit-elle, sont tentés de nier l'existence de telles imperfections à l'intérieur de leurs frontières. Ses étudiants apprennent non seulement que ces réalités existent même dans de telles sociétés, mais aussi que des œuvres de fiction peuvent contenir plus de vérité que les rapports prétendument factuels émis par les gouvernements et autres instances.

À St. Francis Xavier, environ 25 % des étudiants participent à l'ASC – et dans une incroyable diversité de contextes. Comme la population de la ville est inférieure à la population étudiante de StFX, l'ASC pénètre dans la communauté. Chargé de cours de beaux-arts, Murray Gibson s'associe avec L'Arche pour offrir une expérience de création artistique à des déficients intellectuels vivant en foyer de groupe. L'Arche accueille aussi des étudiants en informatique en placements ASC. Des étudiants en études religieuses apportent de l'aide et de la compagnie à des religieuses retraitées au foyer local Bethany Home. La professeure Margo Watt offre un cours de deux crédits en psychologie judiciaire qui place les étudiants dans des tribunaux, des bureaux de libération conditionnelle, des maisons de transition et des établissements correctionnels de Penetanguishene, en Ontario, jusqu'aux Bermudes.

Angie Thompson, professeure de sciences de l'activité physique, a créé pour les écoles un programme de conditionnement physique après la classe, à prix modique, qui est animé presque exclusivement par ses étudiants ASC – et elle a dirigé une initiative ASC immersion à Cuba. Mary Oxner, professeure de comptabilité, envoie régulièrement ses étudiants prêter main forte à des groupes communautaires pour la tenue de livres, la gestion de la trésorerie et la planification financière – et a dirigé un projet ASC immersion en Roumanie. Par l'ASC, ses étudiants « découvrent, dit-elle, comment le monde fonctionne en réalité. Ce n'est pas comme dans les manuels. Le monde est incomplet et désordonné. »

StFX offre même un cours de premier cycle de trois crédits spécifiquement en apprentissage par le service communautaire. Interdisciplinary Studies 306 – Service Learning: Theory and Practice exige 30 heures de placement ASC, de même qu'une réflexion sérieuse et un exposé oral à la fin du cours. StFX a aussi développé un programme « leader étudiant » qui mobilise des étudiants des cycles supérieurs avec expérience de l'ASC pour aider à gérer le programme ASC.

Comme participante du programme « leader étudiant », Brittany Hachey – diplômée de StFX, promotion 2010 – possède une très vaste expérience de l'ASC. Elle partage sur cette approche pédagogique des réflexions riches et stimulantes.

Brittany a vécu une expérience ASC immersion à Grenade, ainsi que des placements ASC dans le cadre de trois cours – concepts mathématiques, psychologie du développement et psychopathologie. Durant ses placements, elle a notamment créé des jeux mathématiques à l'intention d'élèves du primaire et enseigné le français à des enfants d'âge préscolaire. (Acadienne de Bathurst, N.-B., elle est parfaitement bilingue.) Son dernier placement consistait à fournir un appui social et un soutien aux loisirs à des schizophrènes vivant en foyer de groupe.

- « Je savais que ce serait entièrement hors de ma zone de confort, dit Brittany, ce qui est probablement le meilleur moyen d'apprendre. Mais ce sont les réactions des autres qui m'ont réellement secouée tous les stigmates associés à la maladie mentale. Et ensuite, j'ai été stupéfaite de découvrir que j'avais moi aussi inconsciemment développé des préjugés sur la maladie mentale.
- « L'apprentissage par le service communautaire a beaucoup enrichi ma formation universitaire parce que, selon moi, il se greffe au développement personnel. C'est un apprentissage expérientiel et, pendant que vous portez un regard critique sur votre expérience et essayez de la relier au travail en classe, vous apprenez aussi beaucoup de choses sur vous-même. J'ai découvert ce qu'est la maladie mentale, mais j'ai aussi pu interagir avec elle, personnellement, et voir combien elle affecte une personne. Et puis comment l'ai-je pris? Comment ai-je réagi? J'ai acquis de l'entregent et développé mes aptitudes en leadership. J'ai appris à connaître les groupes avec lesquels j'aime travailler, découvert mes forces comme leader et j'ai appris comment consacrer le temps nécessaire à chaque chose afin d'en retirer l'expérience la plus enrichissante.
- « L'apprentissage par le service communautaire m'a enseigné comment apprendre à l'extérieur du cadre universitaire, comment poursuivre mon apprentissage et me développer comme membre de la communauté. Il n'est pas nécessaire d'être en classe. L'apprentissage par le service communautaire est presque un projet d'apprentissage indépendant. J'ai appris que commettre des erreurs est acceptable, qu'un certain degré d'inconfort l'est aussi. »

Enfin, en sa qualité d'administratrice ASC, Brittany a tiré des leçons des expériences des autres. Animer des séances d'orientation pour les nouveaux étudiants ASC, parler de pédagogie, s'efforcer de leur ouvrir l'esprit, de les motiver, de leur montrer comment effectuer une réflexion critique sur leurs expériences – toutes ces activités lui ont apporté une compréhension profonde et à multiples facettes du phénomène complexe qu'est l'apprentissage chez l'être humain.

Sur le plan intellectuel, Brittany Hachey a appris en classe, sur les plans social et émotionnel, durant ses placements communautaires et, dans une optique transformatrice, par ses réflexions et son enseignement. Et ce qu'elle a appris ne se situe pas simplement en équilibre précaire et temporaire entre ses deux oreilles en attendant d'être déversé sur un questionnaire d'examen. Au contraire, cet apprentissage a taillé la lentille par laquelle elle appréhende le monde et se forme une vision de la vie.

L'ASC a aussi un effet régénérateur sur les professeurs, surtout sur les plus jeunes.

Les bons professeurs ASC développent généralement une approche novatrice et souple de leur enseignement. Ils reconnaissent que, du point de vue de l'étudiant, un cours avec composante ASC exige un engagement significatif en termes de temps, ce qui d'ailleurs pousse certains à éviter les cours ASC. Les bons professeurs, toutefois, en arrivent souvent à considérer l'ASC non pas comme un ajout, mais comme l'essentiel, les conférences et les séminaires apportant un élément complémentaire de réflexion et d'analyse. À tout le moins, ils réduisent les heures à passer en classe afin de compenser le temps supplémentaire que les étudiants consacrent à leurs activités ASC. Ils ont aussi tendance à développer des systèmes de notation innovateurs – et à prêter une grande attention à leur propre apprentissage. Parce que l'ASC offre des possibilités passionnantes, les bons professeurs l'adoptent avec enthousiasme.

« Auparavant, j'avais l'habitude de dire "Bon, voici le manuel – il contient ce que vous devez savoir à la fin de l'année et voici comment nous allons procéder pour y arriver" », affirme la professeure de psychologie Petra Hauf, Ph.D., titulaire d'une chaire de recherches Canada à StFX. Après réflexion sur les journaux tenus par ses étudiants ASC, elle s'est mise à commencer ses cours par une activité d'apprentissage – jeu de rôle,

exposé – en lien avec les placements ASC. Ainsi chaque étudiant, non pas seulement ceux du programme ASC, devait se pencher sur les problèmes de la vraie vie auxquels ses camarades ASC avaient été confrontés. Ces activités ont suscité des discussions animées qui occupent maintenant de 30 à 45 minutes du temps en classe une fois la semaine. Et maintenant, revirement complet par rapport à son ancienne approche, elle commence la session en disant aux étudiants « Bon, vous pourrez lire tout le reste dans le manuel. Vous savez maintenant de quoi il s'agit et vous allez comprendre le contenu du manuel. » Depuis, se réjouit-elle, ses étudiants sont plus motivés en classe, participent plus activement à la discussion, pensent différemment, même lisent différemment – parce que maintenant ils lisent pour comprendre leurs propres perceptions, émotions et expériences.

« Les étudiants exigent des choses que les universités ne sont pas préparées à leur offrir parce que *nous sommes trop rigides*, affirme la psychologue Mirella Stroink, Ph.D., jeune coconspiratrice bien avisée de Connie Nelson à Lakehead. Partout, les gens cherchent une nouvelle façon de voir les choses – ils réagissent aux pressions exercées par l'environnement et au changement climatique, entre autres – et les étudiants se disent "Je ne suis pas à l'aise dans le système universitaire, je ne me vois pas ici, je ne vois pas ma compréhension du monde reflétée dans l'enseignement de mes professeurs." »

Selon Mirella Stroink, l'aventure de ce qu'elle appelle « l'ASC transformateur » correspond à une évolution tectonique de la vie intellectuelle, passant du réductionnisme et de l'étanchéité des disciplines à une vision holistique et intégrative. Cette vision ressemble davantage aux modes de compréhension de l'époque préindustrielle et à ceux des autochtones, et elle reflète plus exactement le monde complexe, interdépendant révélé par l'écologie. Les gigantesques universités modernes – en fait, tout le système d'éducation moderne – sont des produits de la révolution industrielle, qui exigeait un ensemble de compétences standardisé pour des tâches standardisées, depuis le travail à la chaîne jusqu'à la gestion « scientifique » et la recherche industrielle. Dans un monde où le savoir, la technologie, l'entreprise et le choix de carrière se divisent, fleurissent et s'étendent comme des fractales sur un écran d'ordinateur, un modèle d'éducation standardisé de type industriel est-il bien adapté à la réalité sociale?

Mirella Stroink s'interroge sur ces questions – et elle est loin d'être la seule. À Sherbrooke, Simon Bolduc est d'avis que nous nous trouvons « entre l'ancien paradigme et le nouveau ». Ce sentiment d'impatience concernant l'ancien modèle est partagé par un grand nombre des meilleurs enseignants, administrateurs et étudiants partout au Canada. Selon eux, l'ASC apparaît comme le précurseur d'un mode d'apprentissage et d'enseignement postindustriel entièrement nouveau. Mary McGillivray, vice-rectrice aux études à StFX, affirme carrément que l'ASC « montre la voie vers l'université de l'avenir. »

Dans cette optique, l'université de l'avenir sera donc plus fluide et moins bureaucratique, moins préoccupée par le statut et le processus que par la profondeur de la compréhension. Elle sera holistique et polyvalente, ouverte aux nouvelles idées de toutes sources et ne craindra pas de s'attaquer aux grandes questions. Elle offrira non seulement une nouvelle façon d'apprendre et de savoir, mais aussi un ensemble d'outils pour créer la sagesse.

« La principale chose, c'est la sagesse, dit le Livre des proverbes. Donc, acquiers la sagesse; et au prix de tout ce que tu possèdes, acquiers l'intelligence. » Si la sagesse est l'objectif fondamental de l'éducation – elle l'est certainement – alors on peut seulement espérer qu'une pédagogie qui pousse si puissamment ses participants vers la sagesse représente vraiment l'avenir de l'éducation.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma gratitude à La fondation de la famille J.W. McConnell, qui a fait appel à moi pour témoigner d'une innovation pédagogique vraiment fascinante – et peut-être révolutionnaire.

Je souhaite également remercier toutes les personnes engagées dans l'apprentissage par le service communautaire que j'ai interviewées d'un océan à l'autre — plus de 80 au total, sur tous les aspects du sujet. Elles ne sont pas toutes citées ou même nommées dans le texte, mais toutes ont fait preuve de courtoisie et de générosité dans le temps qu'elles m'ont consacré et, sans exception, ont offert des commentaires pénétrants. Je leur suis profondément redevable.

L'AUTEUR

Durant sa carrière marquée par la diversité, Silver Donald Cameron a signé des pièces de théâtre, des scénarios pour le cinéma, la radio et la télévision, un grand nombre d'écrits pour des clients des secteurs privé et public, des centaines d'articles publiés dans des revues et des chroniques pour les journaux, ainsi que dix-sept ouvrages dont deux romans. Ses publications les plus récentes s'intitulent *Sailing Away from Winter*, récit d'une croisière en compagnie de sa femme et de son chien de la Nouvelle-Écosse aux Bahamas sur un voilier de 31 pieds, et *A Million Futures: The Remarkable Legacy of the Canada Millennium Scholarship Foundation* (2010). Un vaste éventail de ses écrits figure sur son site web www.silverdonaldcameron.ca.

M. Cameron, Ph.D., est aussi un éducateur distingué, diplômé des universités de Colombie-Britannique, de Californie et de Londres. D'abord enseignant puis directeur d'école secondaire, il a poursuivi sa carrière soit comme professeur, soit comme écrivain résident dans six universités canadiennes. De 1994 à 1997, il a été le doyen fondateur des Études communautaires à l'Université du Cap-Breton.

Silver Donald Cameron est présentement chroniqueur hebdomadaire au Halifax Sunday Herald, ainsi que chef de production et hôte du site web environnemental TheGreenInterview.com. Il est également un conférencier très apprécié. Il vit à Halifax avec sa femme, Marjorie Simmins, elle aussi écrivaine primée.